

Mémoire
sur la guerre de 1805.

I.

1. Sur

2. Sur

3. Sur

1. Cort

2. Port

3. Cap

4. Sur

5. Sur

6. Sur

7. Sur

8. Sur

9. Source

10. et 11. Sur

12. Sur

ContenuNotes de la première partie.

1. Sur l'idée que l'on s'est faite jusqu'ici des forces militaires de la Russie p. 1.
2. Sur l'idée que les Français en ont eue, et sur celle qu'ils en ont aujourd'hui " 11.
3. Sur la composition et la conduite du Cabinet de St. Pétersbourg, et sur la parti que l'on doit prendre à son égard " 14.

Notes de la seconde partie.

1. Portraits des trois hommes, qui dirigeoient les affaires étrangères en Autriche " 29.
2. Portrait de l'Archiduc Charles (cf. Note 7.) " 42.
3. Explication de la politique des Ministres Autrichiens pendant l'époque qui a précédé la guerre " 52.
4. Sur la conduite de Mack avant la guerre " 72.
5. Sur la prétendue influence de Felt dans la nomination de Mack " 76.
6. Sur les opérations militaires en Allemagne et la conduite du Général Mack " 77.
7. Sur la Conduite de l'Archiduc Charles dans sa dernière campagne en Italie " 95.
8. Sur le Prince Jean de Lichtenstein " 102.
9. Sources des illusions du Cabinet de Petersbourg sur celui de Vienne " 108.
10. et 11. Sur la conduite du Ministère Anglois vis-à-vis de son Ministère à Vienne " 117.
12. Sur la marche qu'on auroit dû suivre pour amener un changement de Ministère à Vienne " 115.

Notes de la troisième partie.

1. Sur les principes d'après lesquels on doit juger la conduite
de la Prusse p. 121.
2. Sur les deux partis qui divisoient le Cabinet de Berlin . . . 135.
3. Sur le parti qu'on auroit pu tirer du désir de la Prusse
de s'aggrandir 137.
4. Sur les changements qui s'annonçoient au Cabinet de Berlin
dans l'année 1805 153.
5. Sur l'envoi du Général Serveldt à Berlin 155.
6. Sur les résultats de cette mission 156.
7. Sur la conduite de Mr de Haugwitz à Vienne, pendant sa
première mission 158.
8. Sur le traité de Potsdam du 3. Novbr 1805 161.
9. Sur la répugnance de l'Autriche à faire la première
proposition à la Prusse 181.
10. Sur les dispositions personnelles du Roi de Prusse, et l'in-
souciance de l'Autriche à son égard 183.
11. Sur le Général Wittgenstein 189.
12. Sur le séjour de Mr de Novosilzoff à Berlin 190.
13. Sur l'origine du projet de forcer la Prusse 192.
14. Sur les conférences militaires de Vienne 193.
15. Sur l'opiniâtreté de Mr. de Collenbach 194.
16. Sur la conduite de la Prusse pendant la négociation
de Mr. de Serveldt 195.

EX
Biblioth. Regia
Berolinensi.

17. Sur la conduite de l'Autriche envers la Prusse, après
la catastrophe d'Ulm p. 198.
18. Sur la lenteur du Roi de Prusse dans ses mouvements
militaires " 202.
19. Sur la faute de l'Empereur de Russie de n'avoir pas protesté
contre le Cte Sanguitz, et sur la conduite de Ste. de Harden-
berg à cet égard 206.
20. Sur la force réelle des Armées, que la Prusse a données à
la coalition 212.
21. Sur les circonstances qui ont fait naître le projet de
la bataille d'Austerlitz " 223.
22. Sur la conduite de l'Empereur de Russie par-rapport
à l'armistice " 230.
23. Sur la conduite de l'Empereur de Russie envers le Roi
de Prusse après la bataille, et sur celle qu'observa alors
le Roi 236.
24. Sur les dernières négociations du Cte Sanguitz à Vienne " 242.

Notes du Résumé.

1. Sur les forces qui se trouvoient encore dans le Nord de
l'Allemagne après les malheurs de la coalition " 251.
2. Sur les talens politiques de Ste Pitt " 252.
3. Sur le jugement définitif à porter entre la Prusse et
les autres puissances " 254.

S
s
fo
Se
tu
an
tr
St
un
fo
à
et

Notes de la première partie.

Note 1. (p. 29.)

Les idées exagérées que l'on s'étoit formées en Europe de la force militaire de l'Empire de Russie, ont extrêmement contribué aux malheurs, dont nous avons été les victimes. Pendant trop long temps on a cru, que la Russie n'avoit qu'à paroître une bonne fois avec toutes ses forces réunies, pour que tout cédât à son impulsion, et que l'ordre et l'équilibre se rétablissent par tout.

Il est également difficile de con-
avoir, comme cette erreur, universelle,
ment répandue, a pu naître, et com-
ment elle a pu se soutenir après
tant de leçons, que l'expérience avoit
déjà fournies.

En parcourant toute l'hi-
stoire du dernier siècle, il est aisé
de se convaincre, que les Russes
n'ont été constamment victorieux
que contre les Tures, et contre
quelques puissances mineures de
l'Asie; cette supériorité-là étoit
dans l'ordre naturel des choses,
et dans les progrès relatifs qu'ils
avoient faits dans la civilisation.
Les guerres qu'ils ont eues avec
les Suédois ont, à-la-vérité, ruiné
ceux-ci; mais tout le monde sait,

que les avantages, qu'ils y ont rem-
 portés, n'étoient nullement dus
 à la supériorité intrinsèque de
 leurs armées; ils ont été dans
 ces guerres plus souvent battus,
 que battans; et lorsque l'on con-
 sidère l'énorme disproportion entre
 un Empire de plus de 30. millions
 d'habitans, et un Royaume qui en
 contient à peine 3, il est clair,
 que quelque'aient été les résultats
 de ces guerres, la balance de génie
 et de gloire militaire tourne abso-
 lument en faveur de la Suède.
 Ils n'ont jamais eu de guerre
 avec l'Autriche; la seule qu'ils
 aient faite à la Pusse, au mi-
 lieu d'une crise, où cette puissance
 se trouvoit réduite aux dernières

extrémités, n'a été ni heureuse, ni glorieuse pour eux. Leur succès en Pologne ne méritent pas même, d'être cités. Mais la première fois, qu'ils se sont mesurés avec les Français, ils ont succombé par-tout. Avec tout son génie, Suvarow n'auroit certainement pas fait la conquête de l'Italie, s'il n'avoit pas eu à sa disposition des Généraux et des troupes Autrichiennes. Quand on a eu le malheur ou la mal. adresse de leur confier pour un instant la garde du point le plus important de l'Europe, ils ont perdu la bataille de Jüric, événement dont les suites ont été plus funestes peut-être, que les journées de Starengo, d'Ulm, et

d' Austerlitz, qui d'ailleurs n'arrivent
pas en lieu sans celle-là. Dans la
même époque ils ont été battus
en Hollande, et un moment après
ils ont disparu, pour arrêter tout
le continent contre l'Angleterre. —
Où est donc, dans tout cela, la
base de l'opinion puérile qu'on
s'étoit formée de leur pouvoir et
de tant d'espérances chimériques
auxquelles ont s'étoit livré à leur
égard? —

On s'est peut-être imaginé
que le nombre de leurs troupes effec-
tueroit, ce qu'on n'avoit aucun
droit d'attendre de leur excellence
particulière. Mais sous ce rapport
là les mécomptes ont été tout aussi
grands et tout aussi funestes. On

leur attribue très libéralement
une armée de 5 ou 600,000 hommes.
Lorsqu'on les a vus de près on com-
prend, sur quoi cette erreur est fondée.
Aucune armée de l'univers ne traîne
avec elle une plus grande quantité
de bras et de bouches inutiles que
l'armée Russe. Lorsqu'ils parlent
de 100,000 hommes il faut toujours
en défalquer le quart, qui n'est
autre chose qu'un fardeau, une
charge bien positive, par laquelle
ils entravent les autres trois quarts
et écrasent tous les pays qu'ils
traversent. En réduisant tout à
la réalité, on peut soutenir har-
diment, que l'armée Russe ne s'est
jamais montée au-delà de 200,000
hommes effectifs; et quoiqu'on dise

de la facilité, avec laquelle on la
 recrute, il n'est pas possible, quelle
 soit ce qu'on la croit dans un
 pays, où la population est aussi
 clair-semée qu'en Russie. Mais
 enfin, supposons que ces 200,000
 hommes puissent toujours être tenus
 au grand-complet, sans aucune dif-
 ficulté quelconque; il nous reste à
 examiner, quelle partie de cette ar-
 mée est proprement disponible,
 lorsqu'il s'agit d'exécuter des
 projets au centre de l'Europe.
 En considérant l'immense étendue
 de l'Empire Russe la nécessité
 dans lequel il se trouve de tenir en
 respect une quantité de nations
 barbares qui l'entourent du côté
 de l'Asie, la nécessité de ne pas

dégarnir ses frontières contre les
Turcs enfin ce que le seul maintien
 de l'ordre et de la police exige dans
 un aussi vaste pays, on voit que pas
 moins, que la moitié de l'armée
 doit absolument être consacrée à
 tous ces objets majeurs. Donc, le
maximum, que la Russie peut four-
 nir à l'Europe, est une force de
 200,000 hommes. Si ces 200,000
 hommes étoient de niveau avec les
 troupes des autres puissances, s'ils
 étoient commandés par des Géné-
 raux également habiles, s'ils avoient
 une artillerie comparable à celle
 des autres, enfin si beaucoup de
 conditions essentielles étoient aussi
 parfaitement remplies qu'elles le
 sont peu aujourd'hui, la seule différence

de la Russie ^{n'en} détruirait ^{pas moins} tout équi-
 libre. Le centre de toutes les
 grandes opérations militaires, et
 de tous les grands projets Européens,
 se trouve dans l'Allemagne et dans
 la Haute-Italie; c'est là que doit
 toujours être décidé le sort de l'Eu-
 rope entière. Toute autre chose
 égale, le degré de force, avec lequel
 une puissance quelconque peut
 intervenir dans les grandes affaires
 du monde, est toujours déterminé
 par le plus ou moins de tems qu'il
 lui faut pour se porter sur ces
 deux grands théâtres de guerre.
 Or, il est clair, que sous ce rapport
 seul, et sans compter les autres
 différences 200 000 Russes ne sont
 tout au plus que l'équivalent

de 150^{me} hommes d'autres troupes Européennes.

Nous sommes loin de prétendre qu'une armée de 150,000 hommes ne soit pas un poids très considérable dans toute guerre quelconque; mais il ne faut pas oublier les autres inconvénients que nous avons relevés dans le texte du mémoire; et après tout notre intention étoit simplement de combattre les idées exagérées, et vraiment extravagantes, auxquelles on s'est abandonnée sur le pouvoir militaire de la Russie, au grand détriment de tous les calculs et projets politiques.

17.
Note 2 (p. 35.)

Ce qui le prouve d'une manière bien évidente, c'est la première impression que la victoire d'Austerlitz avoit faite sur les Français. A travers tout le langage boursoufflé de leurs premiers bulletins, on voit clairement, qu'ils étoient eux-mêmes étonnés, et presque stupéfaits de ce succès; et quand on se rappelle, que quatre semaines avant cette bataille Naparte avoit encore dit à ses soldats, "qu'il s'agissoit à présent de décider, si l'Infanterie Française étoit la première ou la seconde de l'Europe" on n'a pas

besoin, d'aller plus loin, pour se
 convaincre, que lui-même, tout
 bon Général et bon Connoisseur
 de mérite militaire, qu'il puisse
 être, avoit encore les notions
 les plus fausses sur l'armée
 Russe. — Il est vrai, que peu
 de temps après, lorsque les Fran-
 çais ont commencé à se recon-
 noître, à bien réfléchir sur ce
 qui s'étoit passé, et à examiner
 avec plus de calme l'ensemble
 de la conduite militaire des
 Russes dans cette campagne
 désastreuse, l'opinion qu'ils
 avoient eue de ceux-ci, est bel-
 lement tombée, qu'aujourd'hui
 elle est peut-être au-dessous de
 la réalité. Quoiqu'il en soit,

il est incontestable, qu'une très-
 grande partie de ce, qu'au milieu
 de leurs atroces et dégoûtantes
 diatribes ils ont dit sur l'armée
 Russe, sur ses défauts essentiels,
 et sur sa faiblesse relative, est
 vraie et de toute vérité. Il ne l'est
 pas moins, que le charme est détruit
 à-jamais, que les François (pour
 le très-grand malheur de l'Europe)
 ont cessé de craindre les Russes et
 que ce ne seront pas ceux-ci, qui
 les empêcheront d'exécuter tous
 leurs projets, pourvu qu'ils s'ar-
 rêtent au terme, impérieusement
 fixé par la nature des choses, mais
 toujours fixé à une telle distance
 que tout ce qu'il y a de vraiment
 précieux en Europe, peut périr sans remède.

f) Note 3. (p. 38.)

La conduite, que le Cabinet de
Petersbourg a tenue depuis le com-
mencement de ce règne, a été telle
que déjà avant cette malheureuse
guerre, il ne falloit pas une grande
sagacité, pour s'appercevoir à
quel point il étoit au-dessous
de sa tâche. D'abord, personne
ne pouvoit se dissimuler, que les
erreurs, dans lesquelles l'Empereur
Alexandre étoit tombé, en
favorisant l'influence funeste,
que les François exercèrent dans
les affaires de l'Allemagne après
la paix de Lunéville et en fas-
sociant à eux dans les trans-
actions à jamais scandaleuses

de Statisbonne, avoient puissam-
 ment contribué à la décadence
 de L'Autriche, et au bouleverse-
 ment de l'Empire Germanique.
 Revenu de ces premières fautes,
 et des illusions, auxquelles il
 s'étoit trop long-tems livré,
 par rapport au caractère et aux
 projets de Bonaparte, il avoit,
 à la vérité, conçu le plan très-
 honorable de secourir et de
 sauver l'Europe. Mais -
 lorsqu'on se retrace tout ce que
 Lui et Ses Ministres ont fait
 depuis le moment de la rési-
 gnance (qui doit être placée
 dans l'été de 1803. après les
 scènes violentes entre Bonaparte
 et Marcott) jusqu'à celui du

renvoi des passeports de St. fr. de
 Brasil (off. Juillet 1805), lorsqu'on
 pense à ~~laides~~ ces irrésolutions,
 à ces lenteurs, à ces vacillations
 éternelles entre le désir de pro-
 duire des changements honorables,
 et celui de conserver la paix, à
 toutes ces notes équivoques, qui
 à côté de quelques déclarations
 vigoureuses, déclaraient sans cesse
 des dispositions radicalement
 pacifiques, à tant de demi-me-
 sures absolument perdues avec
 un homme tel que Bonaparte
 au caractère des négociations
 qui enfin furent entamées
 avec l'Angleterre, à l'espoir
 très-réel et très-sérieux (nous
 le disons sur de bonnes autorités)

171
qu'on avoit fondé sur la mission
de Vorosiloff, à ces armées, qui
marchoient depuis un an, et qui
ne dépasseroient jamais les fron-
tières, à ce silence peu compe-
nable, que la Russie continuait
à garder, et qu'elle n'a jamais
rompu, pour s'expliquer fran-
chement sur l'objet de son entre-
prise, à ces phrases plus que
foibles, et, pour n'en pas dire
d'avantage, ridiculement déplacées
qu'elle ordonna d'insérer dans
la déclaration du 3. Septembre
sur l'absence de tout projet de
se mêler de ce qu'on appelloit
les affaires intérieures de la
France — enfin à la manière
dont les opérations militaires

furent conçues, combinées, et
organisées. — il y en a assez, pour
se convaincre, que quelque fût la
volonté de ^{la} Russie, ceux qui la
gouvernoient alors, et qui la
gouvernent aujourd'hui, étoient
absolument incapables de con-
duire une entreprise importante.

Cette vérité se confirme
et s'explique en même temps,
lorsqu'on jette un regard sur la
composition actuelle du Cabi-
net de Petersbourg. Les trois
personnes, qui en dirigent
proprement la marche, le
Prince Galitzky, le Cte. Strogo-
voff et M^r. de Novosiloff, sont
des hommes d'une médiocrité
extrême remplis de bonnes inten-

tion
mai
des
les
mi
un
na
Du
fam
plus
dan
hom
une
l'Em
par
de la
Stro
de sa
Paris

tions (comme l'Empereur, leur maître)
 mais dépourvus non seulement
 des moyens qu'il faudroit pour
 les réaliser, mais encore des lu-
 mières nécessaires pour former
 un système de conduite, conven-
 nable aux grandes circonstances
 du tems. Nourris dès leur en-
 fance dans tout ce qu'il y a de
 plus faux ou de plus chimérique
 dans la manière d'envisager les
 hommes et les états — car par
 une fatalité bien singulière
 l'Empereur Alexandre a été élevé
 par Sakhare, premier auteur
 de la révolution Suisse, son ami
Stroganoff par Romane, buveur
 de sang, finalement guillotiné à
 Paris en 1795, son premier Ministre

Pratorishy par une mère, qui
 pendant dix ans s'est trouvée
 à la tête du parti François ou
 Jacobin en Pologne, et son con-
 seiller favori *Norvichoff* dans les
 laboratoires des Chymistes —
 ils n'ont jamais saisi le véritable
 caractère de leur siècle, de leur
 position, et de leurs devoirs; et
 s'ils avoient pu le saisir, ils
 n'auroient pas eu la force de
 le prendre pour règle de leurs
 actions. Ils se trouvent en-
 outre si peu assurés dans leurs
 places (puisque une moitié de
 la Russie les déteste, tandis que
 l'autre les méprise) que s'ils
 reconnoissoient même la marche
 qu'il leur conviendrait de tenir

ils manqueroient d'aplomb et
 de courage pour s'y porter. Les
 autres favoris de l'Empereur, un
Tolstoï, un Liewen, qui pendant
 tout le voyage ne faisoient que
 pleurer et gémir sur ce que leur
 Souverain exposoit son pays au
 malheur de le perdre, et se sacrifi-
 fioit à une cause, qui ne le
 regardoit pas, un Pierre Dol-
gorouky, qui, avec des sentimens
 plus honorables, n'est cependant
 qu'un franc écervelé, qui a donné
 les plus funestes conseils et a
 fait par son étourderie autant
 de mal, que les autres par leur
 poltronnerie. un Wintzingerode,
 suffisamment caractérisé et
 jugé par le rôle, qu'il a joué,

dans les négociations et dans
la guerre — voilà les soutiens
de cet Empire; et voilà les hommes
dont l'Europe doit attendre son
salut.

Encore faudroit-il être
bien sûr de ce que l'on fait pour
exposer au grand jour la fai-
blesse et la nullité de ces fi-
nistres; car l'état de la Russie
est tel, qu'il y a 10 à parier
contre 1, que ceux, qui les rem-
placeroient les seroient bientôt
regretter. Ceux, qui ont vu et
étudié l'Intérieur de cet Empire,
s'accordent unanimement que
les individus, qui composeront la
classe dans laquelle on doit
choisir les Ministres, sont tous ou

déve
men
met
cois
dur
la c
De t
moi
cile
pas
l'au
fune
Mar
ronz
quelq
aux q
et do
sur
à à g

dévoués au système d'un rapproche-
 ment et même d'une alliance for-
 melle avec le Gouvernement Fran-
 çois, ou attachés au principe
 d'une séparation complète entre
 la Russie et le reste de l'Europe.
 De tous les hommes plus ou
 moins connus, on ne peut en
 citer que trois, qui ne soient
 pas prononcés pour l'un ou
 l'autre de ces deux systèmes
 funestes : le Cte Panin, Strogonov
Marcov, et peut-être le Cte Wron-
 zoff. Le premier est (avec
 quelques défauts majeurs, mais
 auxquels on pourroit remédier
 et dont la facilité de se tromper
 sur les personnes auxquelles il
 a à faire, est le plus essentiel)

par rapport à la force des prin-
 cipes, à la grandeur des vues au
 talent de raisonnement et de
 la discussion, à l'aptitude pour
 le travail, le premier homme-
 d'état qui existe aujourd'hui
 en Russie, et je crois, en Europe.
 Le second, sans pouvoir lui être
 comparé ni pour la tête, ni
 sur tout pour le caractère, est
 cependant un des Ministres les
 plus expérimentés, les plus dé-
 liés et les plus capables. Et
 le troisième a en sa faveur une
 ancienne et grande réputation
 dont je ne puis pas juger la
 réalité, mais qui doit cependant
 avoir un fondement quelconque.
 Par des raisons différentes, mais

également efficaces, aucun de ces trois hommes ne sera placé à la tête des affaires. Il est donc facile de prévoir ce qui nous attend en cas de changement.

Ce qui existe encore de gouvernemens indépendans doit enfin prendre son parti sur la Russie; nous serions peut-être moins malheureux aujourd'hui, si nous avions su le prendre plutôt. Renoncer une fois pour toutes à l'espoir que la Russie relèvera l'Europe; — mais ne négliger aucune précaution pour empêcher, qu'elle ne se consume la ruine; — voilà la règle de conduite, que nous devons invariablement observer. Il faut cultiver l'arnitié de la Russie.

par des soins avides, et même, si le
 cas l'exige, par de grands sacrifices; non
 pas, pour qu'elle nous sauve, mais pour
 qu'elle ne contribue pas à nous perdre.
 Sa bienveillance négative est dans
 l'état actuel des choses un bien in-
 calculable, puisque son hostilité,
 c'est-à-dire, sa coalition avec la France
 nous enlèveroit la dernière perspec-
 tive de salut. Ses faveurs positives
 sont peu de chose; elle n'a ni les
 moyens, ni les hommes, qu'il
 faudroit pour nous rétablir. Si
 jamais nous arrivions encore à un
 point d'énergie et de sagesse, qui
 fût employer les ressources réelles
 qui nous restent, il ne seroit pas
 indifférent d'avoir la Russie
 pour Allié. Mais malheur

à celui qui s'imagine, que l'armée
de la Russie peut remplacer ces
ressources, ou que la Prusse
peut contre-balancer la France.
Cette erreur nous a précipité
dans l'abîme; mais les évé-
nemens en ont assez fait pour
la déraciner, quoique trop tard
partout où elle se trouvoit
établie.

le
Cote
che
ne
pen

te
for
ste
du
co
ce
ye

Votes de la seconde Partie.

Note 1. (p. 42.)

Ces trois hommes étoient
le Ministre du Cabinet, Comte-
Colloredo; le Ministre des affaires
étrangères, Comte Cobentzl, et le
Président d'Etat, Baron Col-
lenbach. —

Colloredo étoit dans le fait
le moins responsable des trois.
Son ignorance sans bornes, sa
stupidité extrême, l'avoient re-
duit, dans ce département — là
comme dans tous les autres, à
cette influence purement né-
gative, qui devenoit moins funeste

par le mal qu'il fit, que par
 le bien qu'il empêcha de faire.
 Dans les affaires de l'Intérieur
 cette espèce d'influence étoit
 beaucoup plus sensible; car
 les mesures les plus sages, les
 améliorations les plus neces-
 saires furent continuellement
 repoussées ou paralysées par
 l'ineptie de cet homme et par
 la peur, que lui inspiroit toute
 idée quelconque de changement
 ou de réforme. Mais dans les
 affaires étrangères, où tout le
 tint à des relations et à des
 événements, sur lesquels il n'a-
 voit aucun pouvoir, il étoit
 obligé de s'en remettre à ceux
 qui connoissoient, ou qui pré-

tendroient connoître la nature de
 ces relations, et le fil de ces
 évènements. Incapable de
 combiner deux idées, ou de former
 un jugement quelconque sur
 un problème tant soit peu
 compliqué, il avoit toujours
 pris le parti de se résigner
 aveuglément au système que
 le Ministre, chargé de cette
 branche, lui avoit indiqué comme
 le meilleur dans les circonstances
 données. C'est ainsi que Mr.
 de Thugot avoit gouverné sous
 lui pendant sept ans, avec une
 autorité, limitée en apparence,
 mais absolue dans le fait; et
 c'est ainsi que Mr. de Coberitz, qui
 avec une ame beaucoup plus

servité, avoit fait du principe de ne jamais déplaire au Comte Colloredo, la règle suprême de sa conduite, le mena comme un enfant et l'employa comme un instrument inanimé. Un bon Ministre des affaires étrangères, en cultivant seulement avec quelque soin la confiance et l'amitié de cet Autocrate, auroit pu s'en servir pour le bien, et peut-être même pour la gloire de l'état.

Le Comte Cobentz, entre lequel et son Adjudant Général étoit partagée la direction réelle de ce département, possédait (car il est civilement mort, comme les deux autres le sont physiquement) plusieurs des qualités,

qui forment un particulier ai-
 mable. Un esprit léger, quelques
 connoissances en Scit de l'litte-
 rature, une conversation facile
 beaucoup de douceur et de bien-
 veillance dans le caractère. Des
 talens de société lui auroient
 fait des amis et lui
 roient rendu digne d'en avoir.
 Considéré comme homme d'état
 il ne possédait tout au plus
 que ce qui constitue un bon
législateur politique. Il sa-
 voit garder avec fidélité et discrétion
 les secrets de son maître;
 il recevoit ceux qui se présen-
 toient chez lui-ci (les Ministres
 des puissances étrangères) avec
 toute la politesse et en même

lems avec toute la reserve d'un
 Valet de chambre bien exercé; il
 s'acquittoit de ses commissions
 avec décence; il portoit même
 avec le travail dont il étoit
 chargé, c'est à dire dans ce que
 des gens de son temps appelloient
 travail, une grande facilité
 et un cœur d'acier qui en
 avoit à peine compatible avec
 la vie dissipée à laquelle il se
 étoit consacré. — Mais
 lorsque on pense que cet homme
 a attaché son nom à tant de
 grandes entreprises et son cœur
 que c'est lui qui a négocié
 et signé la paix de Campo Formio,
 présidé aux négociations de Pa-
 ris, négocié et signé le traité de

Lamoignon et dirige les affaires
 étrangères depuis 1801 jusqu'aux
 derniers jours de 1805. - on con-
 noît à quel point le germe de
 la cupidité et de la destruction
 devoit être développé au sein
 de la monarchie autrichienne.
 Sans des lentes de prospérité et
 de rigueur Cobenzel n'auroit
 pas pu se maintenir à la
 place de chef de Bureau. Les
 grands intérêts de l'Europe lui
 étoient totalement étrangers,
 il connoissoit à peine la situa-
 tion des affaires; il avoit sur
 la Russie et sur la France
 quelques notions d'ambassadeur
 et de délégué; tous les autres pays
 de l'Europe, étoient pour lui.

des terres inconnues. Saisir l'ensemble, embrasser la totalité d'un problème, ou mettre seulement dans une affaire isolée après de réflexion et de suite, pour la traiter d'une manière soutenue étoit au-dessus de son esprit et de ses moyens. Il regardoit chaque dépêche, qui lui arrivoit, chaque conférence, qu'il fût obligé de tenir, comme un objet absolument séparé; il répondoit d'après le besoin du moment: une autre dépêche, une autre conférence, qui survenoit le lendemain, étoit considérée et traitée de même; nulle liaison, nulle méthode, nul principe dans son travail; il oublioit

pour la plupart du tems, ce qu'il
 avoit écrit ou décidé lui-même; et
 pourvu qu'une expédition fut faite
 ce qui en résulteroit de plus, lui
 étoit parfaitement indifférent.

L'insouciance, la légèreté, et la
 lâcheté de son caractère, étoient
 telles, que l'état d'avilissement
 où la Monarchie étoit tombée
 pendant son Ministère, parvenoit
 à peine à affecter, et que toute
 considération dont l'honneur
 faisoit la base, perçoit avec lui
 son effet. Ce qui arrivoit en France
 étoit toujours pour lui une espèce
 de comédie, dont il ne haïssoit pas
 beaucoup les acteurs, et dont le
 dénouement n'auroit jamais troublé
 son sommeil. Attaché par ancienne

habitude à la cour de Petersbourg
 il entroit dans les négociations, qui
 amènent finalement la guerre,
 par condescendance, et par honnêteté
 à-peu-près, comme il auroit ac-
 cepté une partie de jeu, qu'une
 femme lui auroit proposée au mi-
 lieu d'un accès de goutte. Attaché
 à sa place, par une autre ancienne
 habitude, et voyant que son maître
 soupироit après un meilleur ordre
 de choses, il se soumit à ses volon-
 tés, et s'exposa aux chances du
 combat, avec la même facilité,
 mais certainement avec moins de
 plaisir, qu'il auroit signé la
 cession de deux provinces, si l'Em-
 pereur avoit préféré ce sacrifice.
 Son ignorance dans les affaires

militaires n'étoit pas, à tout
prendre, plus grande que son igno-
rance dans les affaires politiques;
et ceux qui après la catastrophe
d'Ulm l'ont vu pleurer comme une
vieille femme, et perdre la tête
comme un enfant, n'avoient qu'à
se rappeler l'ensemble de sa con-
duite pour reconnoître, qu'il étoit
toujours le même; et que les
brages avoient pu manifester
mais n'avoient pas créé sa fai-
blesse.

Les relations dans lesquelles
il se tenoit avec Clinton, au-
roient suffi pour le caractériser.
Cet homme inepte, lent, lourd, d'une
pécarité ridicule d'un travail
tellement pénible qu'il suscit

à grosses gouttes pendant des
semaines entières, pour enfan-
ter quelque misérable dépêche
d'un esprit tellement borné,
et d'une ame tellement étroite
que Cobentz lui-même se
moquoit souvent de lui, avoit
pris cependant un ascendant
si prononcé, et gagné à la fin
un pouvoir si réel, qu'il étoit
plus Ministre que son chef.
Il est un de ceux, qui ont le
plus directement contribué à la
chûte de l'Autriche. Ennemie
juré de toute supériorité, il
écarta sans cesse tout ce qui
auroit pu relever le gouvernement
par des talens ou par des con-
seils. Il voulut tout faire

lui-même ; et il n'étoit bon à rien. Il avoit donc par sa propre son impuissance totale, le malheur de se faulx ou s'opiniâtrer sans retour, lorsque à hasard ou des efforts pénibles lui avoient fait découvrir ce qu'il croyoit une vue, ou un principe ; alors quoiqu'il en arrivât, personne ne pouvoit le déterminer à se rétracter.

C'étoient là les personnes, auxquels une cruelle fatalité, et l'aveuglement des puissances les plus essentiellement intéressées aux démarches du cabinet de Rome avoient livré la direction d'un projet pour le succès duquel le génie d'un prince

Eugène, les talens politiques
d'un Guillaume III, ou d'un Cha-
tham n'auroient pas été de trop!

Note 2. (p. 44)

Le peu de services, que l'Archiduc
Charles a rendus à son pays, a été
si complètement effacé par le
mal réel qu'il lui a fait, qu'on
est bien autorisé à le regarder
comme un des principaux au-
teurs de la ruine de la Monar-
chie Autrichienne. Il a débüté
dans la carrière militaire par

quelques actions brillantes : et ceux
 qui le connoissent le mieux lui
 accordent, outre la bravoure per-
 sonnelle, un coup-d'oeil juste et
 prompt, et une grande activité au
 moment d'une affaire décisive.
 Mais ^{comme} il n'a, ou, pour parler
 avec plus d'exactitude, comme il
 n'a eu que ce seul talent que
 cette qualité isolée, dans une
 époque, et dans une situation
 où il lui en aurait fallu bien
 d'autres, pour être ce "qu'un vain
 peuple" l'a cru, ses premières vic-
 toires ne sont devenues qu'un mal-
 heur de plus pour sa patrie,
 puisqu'elles ont fait naître cette
 fautive opinion de son mérite, qui
 a beaucoup contribué à la perdre.

En le suivant depuis la bataille
 de Stokach, on trouvera, que sa
 conduite a constamment démenti
 les idées, qu'on s'étoit formées
 de lui, et auxquelles bien des gens
 tiennent encore. Au lieu
 de profiter de sa victoire, pour
 s'emparer sur-le-champ de la
 Suisse, il a réfléchi, et hésité, et
 lamboiré, jusqu'à ce qu'il fût
 trop tard, pour frapper un coup
 décisif. Il a pris à la fin
Jülich ; — mais pour y perdre de
 nouveau un temps précieux.
 Chef d'une grande armée, seul
 Général victorieux, frère de l'Em,
 percur, idole de l'Allemagne,
 c'étoit à lui à donner la loi ;
 il a mieux aimé la recevoir de

ceux, qui auroient tremblé devant
 lui, s'il avoit su agir en homme.
 Il a quitté la Suisse dans le mo-
 ment le moins convenable, qu'il
 eût jamais été possible de choisir.
 la bataille de Jéna qui a changé
 la face de l'Europe (puisqu'
 sans elle Bonaparte ne régneroit
 pas aujourd'hui) a été son
 ouvrage; c'est lui qui en est
 responsable, et cent fois plus
 responsable encore, pour ne pas
 avoir réparé le malheur, comme
 il auroit été capable de le faire.
 Après la campagne de 1799. il a
 honteusement abandonné la chose
 publique; sous plusieurs misé-
 rables prétextes il s'est retiré
 du théâtre de la guerre; il s'est

fait le chef de tous les mécontents,
 le chef de ce parti pacifique
 qui, avide d'humiliations et d'ignominie, auroit volontiers dès
 l'ord précipité l'Autriche dans
 cet abîme de malheurs, où elle
 est enfin tombée aujourd'hui.
 Rappelé à plusieurs reprises
 invité, pressé, conjuré, il a re-
 paru au Mois de Decembre
 1800; mais c'était pour signer
 un armistice horrible, et pour
 accélérer une paix, telle qu'on
 pouvoit l'attendre après cet
 armistice. Homme Ministre
 de la guerre il a présenté pen-
 dant quatre ans le spectacle de
 la plus indigne faiblesse; ne pro-
 fitant dans aucune occasion

de l'influence qu'aurait du lui
 donner son nom, sa naissance
 et sa situation, favorisant
 ou par son inactivité, ou par
 son approbation positive. Le
 système de lâcheté et de nullité
 établi par des Ministres pitoyables
 protégeant, même dans la partie
 militaire, des hommes (comme ce
Duca, par exemple) à qui toute
 idée d'énergie étoit en horreur, et
 n'osant pas soutenir ceux qui
 comme Hor. de Tassender lui
 parloient de ses véritables devoirs
 et lui montraient le chemin
 pour les remplir. Il a été
 à la fin éloigné de la place
 qu'il occupoit, et si on l'a
 éloigné dans la perspective d'une

guerre inévitable (ce qui aujour-
 d'hui paroît assez conforme à la
 vérité) c'est la seule mesure
 bien-calculée, que le gouvernement
 autrichien ait adoptée depuis
 dix ans ; car avec lui non seule-
 ment la guerre, mais les simples
 préparatifs de la guerre devenoient
 ouvertement impossibles. Du
 moment que Flork a été nom-
 mé Quartier-Maître Général de
 l'Armée, ce qui étoit presque aussi
 sage, qu'il étoit absurde et in-
 sensé de lui confier le Comman-
 dement suprême, l'Archiduc
 dévoré par la haine, par la
 jalousie, par toutes les passions
 basses et ignobles, a conspiré
 non-seulement contre Mack, mais

contre l'intérêt et la gloire de son
 pays. Chargé de l'armée d'Italie
 c'est-à-dire du rôle le plus brillant
 qu'il ait pu ambitionner dans
 cette guerre, du seul d'ailleurs,
 qu'il ait pu obtenir attendu que
 sa rage contre les Autrichiens (qu'il
 détestoit ^{parce qu'il} autant que les Anglais)
 ne lui permettoit pas de com-
 mander en Allemagne, au lieu
 d'oublier ses griefs personnels,
 ou de venger ses prétendus affronts
 par des actions méritoires et
 honorables, il a tout fait pour
 faire manquer la campagne,
 et, comme nous le verrons bientôt
 (V. Note 7.) a été plus coupable
 que Mack. Arrivé, lorsqu'il
 fut trop tard, pour empêcher

les Derniers malheurs, il a eu
 un moment l'air de vouloir...
 protester contre l'armistice ;
 mais il a si peu empêché la
 paix, cent fois plus funeste
 que l'armistice, que le jour même
 où elle avoit été signée, il eut
 eu une entrevue scandaleuse
 avec le tyran de sa patrie et
 de l'Europe ; il l'a cajolé, et
 flatteré et encouragé comme il
 avoit fait auparavant pour
 tant de généraux régicides ; et
 lorsque tout a été consommé
 il est rentré dans Vienne, et dans
 ses places, comme s'il avoit
 délivré et rétabli la monarchie.

Né avec un esprit mé-
 diocre, et avec une arme sans nerf

et sans respect il n'a jamais eu
 aucune idée grande et forte
 aucun sentiment élevé ou royal.
 Ne connaissant ni les hommes, ni
 les choses, il a constamment
 accordé sa faveur à tout ce qu'il
 y avoit de plus inepte, ou de
 plus vil, à des Delmolle, à des
Colloreto, à des Duca, à des Guinne
xxx; il a toujours cherché le
 salut de l'état là où on pouvoit
 être sur de ne pas le trouver, et
 ne l'a jamais vu là où il fut.
 Son admiration aveugle pour
Naparte, a frappé de paralysie
 ce qui restoit encore de facultés
 à sa tête affoiblie par les ma-
 ladies, gâtée par des louanges
 perfides, et renversée par une

ambition sans succès. S'il
 étoit mort, au Mois de Juin
 1799, son nom auroit passé
 à l'histoire avec tout l'éclat
 factice qui l'environnoit en-
 core à cette époque ; il semble avoir
 été conservé, pour assister aux
 funérailles de sa patrie, et pour
 être mis à sa place, par une
 postérité, qui le jugera d'après
 ses mérites.

Note 3. (p. 50.)

Pour bien entendre, quel a tou-
 jours été le contraste entre les
 vœux secrets des Ministres Au-
 trichiens, et les protestations qu'ils

ont faites, à la Russie, il faut par-
tager en trois époques le temps qui
s'est écoulé depuis les premiers
symptômes d'une rupture entre
la Russie et la France, et l'ouver-
ture de la campagne de 1805.

La première de ces époques
commence avec le départ de Star-
coff de Paris, et son arrivée à Vienne
au Mois de Décembre 1803, et finit
au Mois de Février ou Mars 1805.—
Starcoff en retournant en Russie
avait reçu à Vienne pour sonder
les dispositions du Cabinet Autri-
chien; on l'écoula avec docilité
et complaisance; mais il emporta
la conviction, qu'il étoit absolu-
ment impossible de s'occuper
d'un projet sérieux avec des

hommes comme M^{rs}. de Colloredo
et Cobentz. Cependant on
les engagea bientôt après à don-
ner au C^{te} Stadion des instruc-
~~tions pour négocier avec la Cour de Russie.~~
Celle négociation fut constam-
ment regardée comme un jeu
par le Cabinet de Vienne; et le
fait est qu'elle n'étoit pas autre
chose. Ce qui se passa pendant
l'année 1804, ne le prouva que
trop. Si le moindre projet
réel avoit été traité entre les deux
Cours, l'Autriche n'auroit pas
secrètement paralysé les démarches
que l'Empereur de Russie avoit
faites à Ratisbonne après l'infâme
assassinat de M^{rs}. le Duc d'Enghien.

Si un conseil quelconque avoit
 été formé ou seulement préparé
 à cette époque, l'Empereur d'Alle-
 magne n'auroit pas mis dans la
 reconnaissance du titre Impérial
 de Bonaparte cette précipitation
 scandaleuse et cette soumission
 aveugle, qui ne lui permet pas d'y
 attacher la plus légère condition;
 il auroit bien moins encore con-
 senti à un aussi vil expédient
 que celui imaginé par ses Ministres
 de se décorer du titre d'Empereur
 d'Autriche, en compensation de
 celui que l'usurpateur venoit de
 se donner. Il n'auroit pas non
 plus adressé lettre sur lettre à
 l'Archiduc Charles pour faire
 examiner si on ne pouvoit pas aper-

sans l'armée une réduction, qui
 est diminuée de cinq millions (c'est-
 à-dire d'à-peu-près d'un sixième)
 la dépense du département mi-
 litaire. — D'un autre côté il
 faut dire aussi, qu'au mois de
 Novembre 1804. l'Empereur envoya
 à Pétersbourg le Colonel Stutter-
 heim, avec ordre, de s'informer de
 l'état de l'armée Russe et des
 forces que l'Empereur de Russie
 seroit disposé à fournir dans le
 cas d'une entreprise contre la
 France : mesure, dont probable-
 ment l'Empereur lui-même avoit
 conçu l'idée, et à laquelle les
 Ministres consentirent, pour ne
 pas avoir l'air de repousser tout,
 et fait les avances de la Russie, et

37.

dans la ferme persuasion qu'il
n'en résulteroit rien.

La seconde époque doit
être fixée au Mois de Février 1805.
Les invitations de la Russie deve-
noient de jour en jour plus pres-
santes; Mr. de Stadion avoit
parlé à Petersbourg un langage
conforme à ses instructions; guidé
par des principes honorables, il
ignoroit, ou feignit d'ignorer les
vues secrètes des Ministres qui
lui donnoient ces instructions; et
à la fin ceux-ci se trouvoient
tellement avares, qu'ils n'avoient
plus le courage de rebrousser chemin.
Dans ces entrefaites les usurpations
et les envahissemens de Naparte
s'accumulèrent sans interruption.

le couronnement de Paris amena
 bien tôt le couronnement de Milan;
 les projets de cet homme insatiable
 devinrent d'un moment à l'autre
 plus intelligibles et plus effrayans,
 et le Cabinet de Vienne soupçonna
 dans plusieurs occasions, qu'il
 s'agissoit d'une attaque contre
 l'Autriche, ne fut-ce que pour
 la punir de ses négociations con-
 nues avec la Russie, et pour ar-
 rêter le cours de ces négociations.
 Tant de circonstances réunies
 forcèrent les Ministres Autrichiens
 à se préparer réellement au com-
 bat. C'est alors que Mack fut
 appelé à Vienne, qu'il fut chargé
 d'une nouvelle dislocation de l'Armée
 et que l'on pensa tout de bon à

en guerre. Mais les Ministres se
 flattoient sans cesse, qu'ils en dé-
 tourneroient l'explosion. Par
 quant à Donaparte, ils savoyent
 bien, que malgré son attitude mé-
 ricanne, et quelques emportemens
 momentanés, son véritable desir
 devoit être d'éviter la guerre
 et de prolonger jusqu'à un certain
 terme cet état de paix illusoire,
 qui ne s'opposoit à aucun de ses
 plans et qui privoit ses voisins
 de tout moyen quelconque de lui
 résister. Et quant à la Russie
 ils étoient si avec beaucoup de
 raison, si fort persuadés de sa
 faiblesse de sa incécision et de
 sa répugnance secrète pour la
 guerre, qu'ils espéroient constamment

que les démarches pacifiques ab-
 sorberoient les armemens, et que
 les capitulations succéderaient aux
 menaces. La mission de Novosilzoff
 arrivée depuis le mois de Janvier,
 étoit le gage de ces espérances;
 la saison avançoit; ce Ministre-
 de-paix ne se mit, en-marche qu'au
 mois de Juin; ils croyoient atteindre
 l'hiver avant que le résultat de son
 voyage les entraînat dans des
 mesures sérieuses; et ce repis-là
 une-fois gagné, ils comptoient
 sur quelque incident heureux.
 Ce ne fut que dans l'instant
 où ils apprirent le renvoi des
 trais-ports qu'ils regardoient la
 guerre comme à-peu-près inévi-
 table.

C'est ici que commence la troisième époque. Le Cabinet de Vienne étoit toujours également éloigné de toute disposition énergique; et plus il voyoit approcher la guerre, plus elle devoit lui paroître redoutable. Mais par l'éclat qu'avoit causé la résolution subite de s'opposer de Nova Silzoff, le voile étoit déchiré et on ne pouvoit plus temporiser. Le Cabinet de Vienne imagina alors cette démarche mesquine et ignoble, qui a tant dérouté pendant quelque temps tous ceux qui spéculeroient sur les événements, et qui plus tard a été représentée comme un des actes de dissimulation et de perfidie les plus atroces et

les plus déshonorans. Il adressa dans les premiers jours d'Avout, aux Cabinets de Pétersbourg et de Paris, et communiqua à plusieurs autres, cette fameuse invitation, à la paix, par laquelle il conjura la Russie et la France "de renouer incessamment leurs négociations." Si cette note, aussi ridicule par son objet, que dégoûtante par sa rédaction, avoit été en effet ce que tout le monde la croit aujourd'hui, un expédient pour gagner du tems, et pour échapper au premier embarras, elle auroit amplement mérité tout ce qu'on a pu dire contre elle. Mais quelque extraordinaire que cela paroisse à ceux, qui n'avoient pas

bien pénétrer les véritables intentions
 des Ministres Autrichiens, il est de
 fait, que cette note étoit sincère,
 que la Cour de Vienne étoit de bonne
 foi dans cette démarche, et qu'elle
 s'en promettoit des avantages réels.
 On peut aller plus loin encore, et
 soutenir hardiment, que le calcul,
 qui l'y avoit déterminé, n'étoit
 pas absolument faux, et que
 dans une supposition, qui ne sor-
 toit nullement des bornes de la
 vraisemblance, le succès de la note
 étoit certain. Si Bonaparte
 fidèle à la conduite qu'il avoit
 tenue depuis six mois (car comment
 auroit-il pu ignorer ce qui se
 passoit entre les Cabinets?) avoit
 continué d'affecter la modération

et le désir de la paix, s'il avoit
 pu se résoudre à accueillir avec
 plus de faveur les exhortations
 pacifiques de l'Autriche s'il
 avoit répondu, que malgré ce que
 Vorosilzoff avoit fait, à Berlin,
 il étoit prêt à reprendre une
 négociation avec la Russie, nous
 doutons pas un instant, cette né-
 gociation auroit eu lieu. La
 Cour de Petersbourg n'avoit
 qu'à désavouer légèrement la dé-
 marche de M^r. de Vorosilzoff; elle
 n'avoit qu'à se conduire comme si
 cette démarche avoit été faite sans
 ses ordres positifs. (ce qui pouvoit
 être rendu assez vraisemblable sur
 la date de la lettre adressée par ce
 Ministre à M^r. de Hardenberg) et

à déclarer de nouveau son empressement
à épuiser les voies pacifiques. Elle s'étoit
même effectivement portée sur cette ligne
de conduite, puisque la première réponse
à la déclaration du Cabinet de Vienne
étoit tout-à-fait dans le sens de cette
déclaration; ce qui, pour peu que l'op.
naparte l'eût accueillie de même
lui étoit déjà la liberté d'échapper
à la négociation. Nous ne
disons pas, Dieu nous garde d'une
absurdité pareille, que cette négoc.
iation auroit jamais produit
le moindre effet réel; nous disons
seulement, que ceux, qui avoient
imaginé ce projet, ou qui l'avoient
embrassé avec ardeur, (car ses véri-
tables auteurs ont été, il est triste
de falloir l'avouer, les ministres

de la Majesté Britannique) étoient capables aussi de le poursuivre, en dépit de la réunion de Gènes et l'auroient poursuivi dans tous les cas, si on leur en eut présenté les moyens; et il n'en faisoit pas d'avantage pour absoudre les Ministres de Pierre de toute accusation de perfidie, et pour expliquer combien la note du mois d'août étoit peu en contradiction avec leur système véritable.

Lorsqu'on s'aperçut enfin, que cette note avoit manqué son but, que Bonaparte se préparoit à la guerre, et que la Russie n'étoit plus le maître de la prévenir, il falloit bien renon-

cer aux tergiversations ; l'impossibilité de se rétracter donnoit à la poltronnerie même une apparence passagère de courage et de vigueur. Et l'Autriche entra dans cette guerre, comme un homme, qui sacrifieroit volontiers la moitié de sa fortune pour ne pas se battre, mais qui placé entre deux épées, qui se cherchent à travers son corps, ne peut plus ni rester où il est, ni se permettre un mouvement quelconque sans participer au combat.

Pour comprendre, à quel point toute cette malheureuse coalition étoit mal combinée et mal organisée dès son origine, on va qu'à réfléchir sur ce qui

s'est passé entre la Russie et l'Autriche jusqu'au moment où la guerre a éclaté. L'Autriche étoit indubitablement celle de toutes les puissances que les progrès de Bonaparte, et notamment ceux qu'il faisoit en Italie devoient le plus fortement inquiéter. C'étoit donc elle, qui devoit chercher l'appui, l'alliance, les secours de la Russie, et lui inspirer de l'ardeur pour une cause qui, sans ~~lui~~ ^{à elle-même} être étrangère, l'intéressoit cependant beaucoup moins, que les puissances voisines de la France. Au lieu de cela la Cour de Pétersbourg négocia, s'agitait, exhorta, menaça, se servit de tous les

moyens, pour mettre celle de Sienne
 en mouvement ; et quand on disoit :
 "les choses vont bien" cela vouloit
 dire, que celui qui étoit à une
 lieue de l'incendie, avoit à force
 de sollicitations et d'instances
 engagé celui dont la maison
 étoit déjà atteinte par la
 flamme à vouloir bien ad-
 mettre les pompes. Le contri-
 vers moui ne paroissoit choquer
 personne ; on ne voyoit au-
 fond que la Russie ; et l'idée
 de tout ce qu'elle pouvoit
 faire et de tout ce qu'elle fe-
 roit incessamment pour l'Europe
 l'emportoit sur toutes les con-
 siderations dans l'esprit même
 des hommes les plus éclairés.

4
 Vers le mois de Juin 1805
 on apprit, que le Comte Stadion
 avait enfin reçu l'ordre d'acce-
der formellement à l'alliance
 conclue entre la Russie et l'Angle-
 terre, l'Auteur de ce mémoire
 dans une conversation avec un
 des hommes les plus sensés qui
 se trouvoient alors à Vienne.
 tâcha de lui représenter l'ex-
 trême bizarrerie d'une situation
 où on étoit obligé de se réjouir
 de ce que l'Autriche vouloit
 bien devenir l'accessoire d'un
 projet dont elle auroit abso-
 lument dû être le principal
 moteur et directeur. Sur
 quoi l'autre lui ferma la
 bouche par la réponse suivante:

"Comment pouvez Vous Vous
 élever dans ce moment-ci à une
 critique pareille? Pourvu que
 la chose se fasse, n'est-il donc
 pas égal, par quel côté elle
 commence?" — Ce n'étoit
 pourtant rien moins qu'une
 circonstance indifférente. C'est
 le plan fondamental, c'est
 la manière de concevoir & de
 combiner et de préparer une
 grande entreprise qui en
 décide presque toujours le
 succès. Ce qui peut heureuse-
 ment finir, doit sagement
 et dignement commencer.

"Cette note, ajoutée à ce
 qui est dit dans le texte, ex-
 pliquera au reste, pourquoi

72.
l'auteur de ce Mémoire n'a pas
voulu croire à la guerre avant,
qu'il n'eût appris, que Bonaparte
s'y étoit irrévocablement
détourné; et elle justifiera son
incrédulité.

Note 2. (p. 58.)

L'auteur pourroit aisement
citer plusieurs personnes éclairées
de Sicone qui depuis que l'on sait
le Général Mack chargé d'un
pouvoir illimité, se livrèrent
aux plus noirs pressentimens,
et s'attendirent d'un jour à
l'autre à la nouvelle de quelque évé-

73

nement funeste. On n'avoit pas
besoin, pour nourrir ces craintes
de remonter ni à l'histoire de la
campagne de 1804, ni à celle de
la campagne de Naples, ni à la
conduite que l'homme avoit
tenue avant, pendant, et après
son arrestation par les Français.
Il falloit seulement l'avoir vu
et suivi pendant son dernier
séjour à Vienne. Ces combats
perpétuels entre l'ambition et
la pusillanimité, ces embarras,
ces terreurs perniçieuses, ces bafoues
vis-à-vis de l'Archiduc Charles,
qui le repousoit avec mépris,
dont il connoissoit toute la
faiblesse et dont il ne ceptoit de
briquer la faveur, ces consultations

avec ses amis pour savoir, si la
 volonté de l'Empereur l'autorisait
 suffisamment, ou non, à accepter
 la place de Quartier-Maître-
 General, cette liaison intime avec
Collenbach, cette admiration de
Wintzingerode, cette crainte de
 se compromettre en parlant à ses
 meilleurs amis, pour peu qu'il
 les soupçonnât en défaveur, cette
 affectation d'impuissance au-
 moment, où son crédit étoit sans
 bornes, ce mélange de hauteur et
 de pétélesse, de modestie et de
 charlatanisme - tout cela le
 caractérisoit trop; pour que les
 vrais connaisseurs eussent pu
 s'y méprendre. La célérité, l'adresse
 et le secret avec lesquelles il a

75.
opéré la dislocation de l'Armée
et le rassemblement ^{des troupes} sur les points
indiqués par le plan-de-cam-
pagne, le rendirent pour un in-
stant l'admiration et presque
l'idole du public; et il est incon-
testable, que cette opération, tenant
à un genre de talent, dans lequel
il avoit toujours excellé, méritoit
les plus grands éloges. Mais de là
jusqu'au commandement en chef,
il y avoit une terrible distance;
et quand Mack auroit même
été (ce que certainement il n'étoit
pas) le premier Général du Piéde
par rapport à la Science et
au génie, son caractère seul
auroit de l'achure de cette place
et l'auroit infailiblement exclu

si les Ministres avoient été
autre chose quelconque que ce
qu'ils furent.

Note 5. (p. 60.)

On a généralement répandu, que
c'est Mr. Pitt, qui a proposé, ou
même demandé, exprès, que Mack
fut nommé Général-en-Chef. Le
fait est faux; mais s'il étoit de la
plus exacte vérité, il ne prouveroit
rien ni contre notre opinion, ni
contre Mr. Pitt. Il auroit été bien per-
mis à quelqu'un, qui se trouvoit à
brides de juger Mack d'après

la réputation de talent militaire
dont il jouissoit par tout ; mais
lui confier le sort d'un empire ,
après l'avoir vu et connu de-près
-voilà ce qu'il y avoit d'impar
donnable et ce que le Cabinet
de Pierre a seul à justifier .

Note 6. (p. 63.)

Lorsqu'on examine l'histoire
de cette malheureuse campagne d'après
toutes les données que nous possé-
dons aujourd'hui , il n'est pas dif-
ficile de se convaincre , que la
première des accusations qu'on
porte contre Mack d'avoir passé
l'Inn, sans attendre les Russes , est

après-tout celle contre laquelle
 on peut le plus facilement le
 défendre. Il est d'abord très-
 douloureux malgré ce qu'on a tant-
 de fois dit à ce sujet que le
 projet de ne pas ébranler l'Armée
 Autrichienne d'Allemagne avant
 l'arrivée du premier Corps Russe
 ait jamais été formellement arrêté
 entre les deux Cours Impériales.
 Les pièces qui ont été produites
 jusqu'ici pour prouver un ar-
 rangement pareil, ne contiennent
 pas un mot, qui l'indique; on
 pourroit plutôt en inférer un
 plan tout opposé puisque le
 11^{me} article séparé de la conven-
 tion ^{de St. Pétersbourg} du 11^{er} Avril déclare qu'il
 faut "inviter L. M. Impériale et

Royale à mettre immédiatement
 ses armées en état d'agir, en les
 complétant, et en les concentrant
 à la proximité des limites de
 la France." — Quoiqu'il en soit,
 il y avoit des motifs puissans
 pour se porter à ce premier mou-
 vement. Dès qu'il fut reconnu
 que l'Electeur de Bavière ne
 seroit pas gagné par les voies
 de la négociation, une démarche
 décisive pour le désarmer, ou pour
 l'entraîner de force dans la coä-
 lition étoit certainement d'une
 urgence extrême. Il auroit été
 en outre très-mal entendu d'ou-
 vrir à l'armée principale de
 l'ennemi le vaste théâtre de l'Alle-
 magne sans lui opposer une barrière

quelconque, de lui livrer tout le pays entre le Rhin et la frontière de l'Autriche, et de se tenir sur cette frontière dans une attitude purement défensive. D'ailleurs si la position de l'Inn avoit même été (ce qu'elle n'étoit pas et ce qu'elle étoit d'autant moins qu'on avoit négligé de faire de Salzbourg une place du premier ordre) militairement avantageuse, elle avoit le défaut majeur d'être beaucoup trop rapprochée de Vienne. Enfin le désir de soulager les pays héréditaires d'une partie de la charge, que leur imposoit l'entretien d'une armée aussi considérable, pouvoit se joindre aux autres motifs, pour engager

au passage de l'Inn; et si c'étoit une faute, que de l'avoir franchi c'étoit bien la plus pardonnable de toutes.

Les véritables accusations contre Maack commencent après son entrée en Bavière. Il seroit injuste de le rendre seul responsable du projet de forcer l'Electeur; mais il est seul responsable de l'exécution foible et inepte de ce projet. La position de la Bavière étoit dans tous les cas un des points les plus critiques et les plus problématiques de toute l'entreprise. Désarmer, ou contraindre un Souverain, qui disposoit d'une très-bonne armée de 30,000 hommes étoit toujours une mesure hasardée.

Quelque fut l'inclination secrète
de ce Souverain il falloit absolu-
ment espérer avec lui tout ce que
l'adresse, la persévérance et l'art
du négociateur pouvoient fournir
d'expédiens. Le fait est mal,
heureusement, qu'il n'existoit.

qu'un seul moyen vraiment ef-
ficace pour le gagner; mais ce,
lui-là aussi étoit infailible;
il falloit pouvoir lui mettre sous
les yeux la preuve du consente-
ment de la Russie. La Pologne
ne pouvoit être déterminée que
par-là; et comme tout se tient
dans les grandes affaires, la faute
fondamentale qu'on avoit faite
celle de commencer les hostilités
sans avoir préalablement obtenu

l'accession positive de la Suisse, rendoit le problème de la Bavière à-peu-près insoluble. — Cependant du moment qu'il fut reconnu que les négociations ne seroient plus d'aucun effet, et que plutôt que de se passer de la Bavière, ou de la voir agir contre nous, il falloit se résoudre à la forcer, fermeté, célérité, et vigueur devinrent absolument nécessaires. Mack ne fit rien, pour donner du poids au langage menaçant de son cour; il fut la dupe d'une vaine démonstration; il laissa échapper l'armée; il laissa échapper l'Electeur; il ne sut tirer aucun parti du pays. Son passage par la Bavière ne fit qu'irriter les

habitans, encourager un Prince
jusques là craintif et chance-
lant à s'associer ouvertement
à l'ennemi et répandre une
juste consternation parmi les
amis de la cause commune.

La seconde et une des
plus énormes de ses fautes, fut
celle de passer le Dniepr. S'il
avoit pris sa position en-deçà
de cette rivière, le projet de le
prendre à dos n'auroit jamais
pu venir à Bonaparte; et s'il
avoit été attaqué de front avant
l'arrivée des Russes, dans un
moment, où il se seroit cru trop
faible pour résister, la retraite
sur l'Inn étoit facile; il auroit
fallu aux François quinze jours

peut être trois semaines de plus
 pour atteindre l'Armée Autri-
 chienne, aux Russes autant
 de temps de moins pour la joindre,
 et une armée de 120 ou 130,000 hommes
 étoit réunie dans tous les cas
 avant qu'on en seroit venu à
 un engagement décisif. Une
 folie inexplicable lui avoit fait
 envisager la prétendue position
 d'Ulm comme la plus avan-
 geuse de l'Allemagne. Il choi-
 sisoit cette malheureuse position
 avec la certitude géométrique
 qu'il y seroit au moins pendant
quinze jours, exposé aux attaques
 vigoureuses d'une armée qui, dans
 la plus faible supposition devoit
 être supérieure d'un tiers à celle

qu'il commandoit. Il savoit
 que, si les François ne se mettoient
 même en-marche de Boulogne
 que le 25. du mois d'Aout, ils
 arriveroient à Ulm le 7 ou 8 d'Octo-
 bre, et que les Russes, qui d'après
 les arrangemens formels concertés
 avec Mulzingerode ne devoient
 commencer leurs mouvemens que
 le 20 d'Aout, ne seroient rendus
 à Braunau, que le 20 d'Octobre.
 Tout cela avoit été calculé: les
 pièces qu'on a publiées en Angle-
 terre, en font foi; et à-la-face
 de tous ces calculs, sans pou-
 voir s'alléguer à lui-même une
 seule bonne raison pour espérer
 qu'il se soutiendrait à Ulm
 si les François avoient le projet

de l'en chasser ou pour espérer
 que Napoléon, avec tant de
 moyens pour tourner cette rîdi-
 cule position, s'aviserait seulement
 de la forcer, il s'y jeta avec un
 aveuglement sans exemple, oubliant
 que dans les conférences de Vienne
 il avait tant de fois prêché lui-
 même, que ce seroit le comble
 de la déraison, de vouloir s'avan-
 cer en Allemagne, avant que
 l'Armée d'Italie n'eût pénétré
 jusqu'à l'Adde. Le plus grand
 des malheurs fut encore, que
 l'Empereur s'étant rendu en Souabe
 dans les derniers jours du mois
 de Septembre, entraîné par
 l'ascendant de Mack, donna son
 assentiment formel à cette mesure

funeste, et rendit par-là impossible toute opposition ou modification quelconque.

Enfin, dès les premiers jours d'Octobre, Track ne pouvoit plus se dissimuler, quel étoit le succès de son projet. Il vit le mouvement des Corps de Bernadotte et de Marmont; il ne lui resta pas un doute sur la réunion des Bavarois à ce corps; il devoit assez connaître Bonaparte, pour savoir que la neutralité du pays d'Anspach ne seroit qu'une barrière impuissante, lorsqu'il s'agissoit de détruire une armée; il existoit même, quoiqu'on en dise, sans violer le territoire Prussien, d'autres

moyens pour arriver au but.
 C'est alors du moins qu'il devoit
 changer de plan ; il devoit ou
 rentrer en Bavière, pour décon-
 certer les projets de Bernadotte
 et Harmonit ; ou bien se porter
 avec toute son armée par Flem-
 mingen et Rempten sur le
 Tyrol, s'appuyer contre les
 montagnes et s'assurer la re-
 traite sur l'Inn ; enfin, si rien
 ne pouvoit l'engager à quitter
 la position qu'il avoit choisie
 il devoit au moins empêcher
 autant que possible la réunion
 des deux Armées Françaises, atta-
 quer les colonnes de Bonaparte
 à mesure qu'elles passeroient de-
 vant lui, en traversant le pays

de Stuttgart et tout risquer
pour en battre l'urte ou l'autre
ce qui auroit probablement
renversé la totalité de leurs
projets. Il n'en fit rien. Il
permit à l'armée de Bernadotte
de passer la Danube; il vit tran-
quillement défiler à quelques
postes de son camp toutes les
divisions de celle de Bonaparte;
il vit celui-ci former sa ligne
sur le Lech avec toutes ses forces
réunies, et n'avoit jamais fait
un pas pour le prévenir. Or,
rivé à ce moment terrible, il
pouvoit encore exécuter le projet
de se retirer vers le Tyrol; ce
projet étoit alors infiniment
plus difficile qu'auparavant;

il étoit presque désespéré, et n'auroit plus été exécuté qu'avec une perte très-sensible. Mais en sacrifiant une partie de son armée, il étoit du moins sûr de sauver le reste, de sauver l'honneur de son pays, et de ne pas perdre la campagne d'un seul coup. Au lieu de cela il resta stupidement à sa place; chaque jour l'affaiblissoit d'avantage; il avoit détaché un corps de 12, ou 15,000 hommes, pour gagner le Tyrol; mais ce corps fut intercepté et détruit; il n'avoit pas su retenir l'Archiduc Ferdinand, qui le quitta avec un autre corps, voyant que tout étoit perdu; il s'enferma à Ulm.

avec 30,000 hommes, et sans racheter par quelque résolution honorable, par quelque acte d'un noble désespoir, un malheur qu'après tant de démerce il ne lui étoit plus possible d'éviter, il se rendoit par la plus honteuse capitulation.

On feroit le recueil le plus extraordinaire, en rassemblerait toutes les anecdotes que des témoins oculaires de ces scènes, racontent sur la conduite de cet horrible pendant cette époque affreuse. On l'auroit cru atteint de folie, dans l'acceptation la plus stricte du terme, si tout ne s'expliquoit pas par son caractère, tel que

nous l'avons peint dans le texte
 du mémoire. On s'étoit imaginé,
 par exemple, que ce qu'il disoit
 sans cesse de la prétendue retraite
 des Français, (il somma entre autres
 tous ceux qui ne vouloient pas
 y croire de monter au - haut
 de la tour, pour juger si le mou-
 vement de l'ennemi n'étoit pas
 un mouvement retrograde !!)
 de la prétendue descente des An-
 glois en France de la contre-
révolution, qui s'étoit opérée
 dans ce pays xxx que tout
 cela n'étoit qu'un triste subter-
 fuge, pour justifier momentanée-
 ment contre les Généraux mé-
 contents ou couragés, l'absurdité
 palpable de ses mesures. Mais

l'auteur de ceci a vu une lettre,
que Mack écrivit de Josephstadt
au Général Winzingerode pour
défendre son plan d'opérations,
et dans laquelle il avouoit de
la manière la plus claire, qu'il
avoit eu de très-bonnes raisons,
pour croire à cette retraite, à
cette déscente, à cette contre-révo-
lution, à tous ces contes bleus
qu'un malheureux espion lui
avoit faits. Il n'en faut
pas plus, pour le juger. Dans
cette même lettre il avouoit aussi
qu'il avoit choisi la position
d'Ulm, puisqu'un certain Bülow
avoit dit dans un certain ouvrage
sur l'histoire de la campagne de
1800, que cette position étoit une

des meilleurs de l'Allemagne !!
 Peut-on s'étonner encore que cet
 homme ait perdu l'Europe?

Note 7. (p. 65.)

L'Archiduc Charles est parti de
 Vienne le 12 de Septembre; il est
 arrivé à Padoue le 19; son armée
 étoit au-delà de 100,000 hommes.
 n'en eût-il eu que 80,000, c'étoit
 le double et plus que le double
 des forces de l'Espagne. Ce dernier
 point est aujourd'hui suffisam-
 ment avéré et reconnu.

Les instructions de ce Prince
 n'étoient pas détaillées. Trach,

le seul homme qui eût pu lui en donner, craignoit trop d'augmenter la haine de l'Archiduc pour entrer dans la moindre chose qui le regardoit. Il étoit le maître absolu de ses mouvemens, mais il savoit qu'une guerre vigoureuse en Italie étoit la base de tout le plan de la campagne, et son instruction quoique vague et générale, étoit cependant très-positive sur ce point. là.

On s'attendoit d'un moment à l'autre à recevoir la nouvelle des premières hostilités; une semaine s'écoula après l'autre; et on ne fut pas peu étonné d'appréhendre, qu'au lieu d'ouvrir la campagne il evoit commencé par

un armistice de huit jours. En-
 fin le 16 d'Octobre étoit le jour
 fixé pour passer l'Adige; il
 n'en fut rien; ce jour ne fut
 marqué que par une vaine can-
 nonade. Il en perdit encore
quinze autres; et le 29 d'Octobre
Massena passa l'Adige et lui
 livra la bataille de Caldiero,
 bataille, où les deux partis s'at-
 tribuèrent également la victoire,
 et après laquelle, quel qu'en eût
 été le vrai résultat, l'Archiduc
 jugea nécessaire de se retirer.
 Il opéra sa retraite par le Véni-
tien, la Carniole, la Croatic etc
 et arriva dans les environs d'Oder-
 bourg vers le 13 ou 14 de Décembre.
 L'évaluation que les Français ont

faite de tout ce qu'il doit avoir
perdu pendant cette retraite, est
certainement très-exagérée; mais
il n'en est pas moins constant que
la perte a été considérable; et
elle a toujours été infiniment
trop grande pour le peu de bien
qui en est résulté, pour la mul-
titude absolue de cette armée par
rapport au résultat final de la
campagne.

Pour juger la conduite de
l'Archiduc dans cette courte et
funeste campagne, il faut réflé-
chir à ce qu'il auroit pu faire,
et le rapprocher de ce qu'il a
fait. Si, conformément à ses
instructions, conformément au
plan primitif au véritable

intérêt de la chose, à celui de son
 nom et de sa gloire, il s'étoit ra-
 pidement avancé, avoit battu
 l'armée de Slasbena, et en masquant
Pischiera et Slantoue, s'étoit porté
 à marches forcées sur Slilan,
 il auroit, même après les mal-
 heurs d'Ulm arrêté les Français
 dans leurs opérations, menacé
 leur aile droite d'une diversion
 puissante, couvert le Tyrol du côté
 de l'Italie, retardé de plusieurs
 mois le dénouement final du com-
 bat, et absolument changé sa
 nature. Ou si, après avoir négligé
 ces premiers avantages et reconnu
 la nécessité de la retraite, il avoit
 au lieu de la faire par tant de
 tristes détours, qui anéantissoient

son armée pendant six semaines,
 adopté un plus noble projet, c'est,
 faibli d'abord l'armée de Stapsen,
 toujours fort inférieure à la sienne,
 au point qu'elle n'eut pas osé
 le suivre, et pris ensuite le che-
 min le plus court, le plus utile
 et le plus glorieux, celui de la
Carintie, et du Tyrol, chassant
 devant lui les corps, qui avoient
 pénétré par Salzbourg, for-
 çant l'armée principale de
 l'ennemi à s'opposer à ses progrès,
 électrisant les provinces qu'il
 traversoit, annonçant l'inten-
 tion de disputer la Capitale aux
 Français, quelqu'eût été le suc-
 cès de cette entreprise, il est
 impossible, qu'elle n'eût amené

des événemens absolument différens
 de ceux dont nous avons été té-
 moins. On a élevé ce Prince
 jusqu'au ciel, pour avoir, comme
 on veut bien s'exprimer "conservé
 à l'Autriche la dernière armée
 qui lui restoit." Mais autant
 eût valu transporter cette armée
 en Transylvanie; ou plutôt, au-
 tant eût valu ne pas se décider
 à la guerre ce qui étoit le moyen
 le plus sûr de conserver la tota-
 lité de l'armée. Le devoir de
 l'archiduc Charles étoit de
conserver la Monarchie, en sacrifi-
 fiant une partie de son armée,
 si telle étoit la condition inévi-
 table. Empêcher les Français
 de se porter en force sur la Moravie

prévenir la bataille d'Austerlitz,
occuper l'ennemi, jusqu'à l'époque,
où les armées Prussiennes l'au-
roient mis dans la nécessité
de se porter sur un autre théâtre:
— voilà ce que sa patrie, voilà
ce que l'Europe lui demandait.

La réputation de l'Ar-
chiduc Charles est une de ces illu-
sions enracinées dans l'opinion
publique de notre temps, contre
lesquelles il est inutile de lutter.
Les partisans du Système paci-
fique ont créé et nourri ce phan-
tôme; les Français l'ont soigneuse-
ment entretenu, sachant combien il
leur étoit favorable; des hommes
éclairés et bien-penseurs s'y sont
ralliés par crédulité ou par igno-

rance ; éblouis par l'éclat passa-
 ger de quelques succès militaires,
 et entraîné par l'enthousiasme
 des autres, ils n'ont jamais exa-
 miné de près l'objet de cette
 aveugle adoration. On auroit
 cru que du moins la conduite
 que l'Archiduc a tenue dans cette
 dernière campagne désilleroit enfin
 tous les yeux ; mais l'Archiduc
 est plus populaire que jamais.
 Ce seroit travailler contre le but,
 et se rendre odieux en pure perte
 que d'attaquer aujourd'hui l'opi-
 nion sur un point, où elle paroît
 absolument incurable. Mais
 il n'en étoit pas moins nécessaire
 de consigner pour l'histoire, et pour
 l'instruction de la postérité, ce que

nous avons pu dire ici d'un
homme qui n'a jamais été autre
chose, que l'instrument des plus
grands malheurs de son pays.

Note 8. (p. 72.)

Le Prince Jean de Lichter-
stein avoit acquis une juste célé-
brité dans les premières guerres
contre la France, et principale-
ment dans la campagne de 1709.
De la valeur personnelle, une tête
ardente et entreprenante, le talent
de profiter du bon moment, et celui
d'inspirer aux soldats la confiance.

le courage, et l'enthousiasme, en-
 avoient fait un excellent Général
 de Cavallerie. Mais cet homme
 excessivement ignorant, beaucoup
 trop orgueilleux pour s'instruire
 et livré à d'aveugles préventions
 étoit tellement pénétré de l'idée
 que rien ne pouvoit résister aux
 Français, et sur-tout tellement
 rempli d'une admiration ouïe
 pour Napoléon, qu'il auroit
 livré la moitié de la Monarchie
 plutôt que de la défendre par
 une guerre. Les dispositions
 funestes se développèrent et s'ac-
 crurent encore, depuis que par la
 mort de son frère, il étoit devenu
 un des plus riches propriétaires
 de l'Europe, et que sordidement

attaché à l'argent, la crainte des sacrifices pécuniaires borna, porta en lui sur tous les autres sentimens. Les propos qu'il tenoit dans toute occasion pour exprimer son aversion pour la guerre, étoient tout ce que l'on pouvoit entendre de plus révoltant d'un Général, d'un Prince, d'un des premiers Seigneurs de la Monarchie. Seu avant l'ouverture de la campagne, il demanda à l'Empereur une audience particulière, et lui fit en son propre nom, et au nom des propriétaires de la Moravie, les remontrances les plus pressantes contre ce qu'il alloit faire. Il n'accepta aucun commandement; il s'enferma ob-

stérieurement dans ses terres. Ce ne
 fut qu'après la prise de Vienne
 au moment, où par la faule im-
 pardonnable du Prince Charles
Auersperg et par la nullité
 des mesures de la Cour, l'ennemi
 inondait la Moravie, et menaçait
 les armées Russes, qu'on le déter-
 mina à la fin à se mettre à la
 tête du Corps-de-réserve destiné à
 agir avec les Russes; il le fit
 avec la certitude positive, que
 tout succès étoit absolument
 impossible, et il eut l'impru-
 dence de l'annoncer. Il se con-
 duisit cependant en bon soldat
 à la bataille d'Austerlitz; mais
 le lendemain de cette malheureuse
 journée, devenu le seul conseiller

de l'Empereur, et par conséquent l'arbitre des affaires, il profita de cette situation pour frapper le coup décisif. Il prépara l'entrevue de son Souverain avec Napoléon; et l'introduisit lui-même à cette entrevue; l'armistice et la paix de Tilsbourg furent négociées et conclues sous ses auspices.

Note 9. (p. 78.)

Deux circonstances ont puis-
samment contribué à nourrir
et fortifier les illusions dans
lesquelles le Cabinet de Petersbourg
se trouvait par rapport aux

dispositions de celui de Vienne.

L'une étoit que l'Ambassadeur de Russie à Vienne, intimement lié avec les Ministres Autrichiens et désirant leur conservation, dissimuloit dans ses rapports le véritable état des choses et faussait au lieu de rectifier, les fausses idées, que sa cour s'étoit formée de la résurrection politique de l'Autriche.

L'autre étoit la conduite personnelle de l'Ambassadeur d'Autriche à St. Pétersbourg, lequel, fortement attaché aux meilleurs principes, vouloit le bien en homme de sens et d'honneur, et très supérieur en lumières et en talents à ceux dont il étoit l'organe, n'eut pas plutôt reçu les instructions

qui lui permettoient de marcher dans la bonne route, qu'il y entra de cœur et d'âme, et par son zèle et sa persévérance porta les Ministres avec lesquels il négocia, à juger son gouvernement d'après lui.

Un observateur superficiel, en saisissant ces deux circonstances, se récriera sur cette fatalité insupportable, par laquelle tout le bien comme le mal a paru tourner contre nous. Mais les vrais hommes d'état ne s'arrêtent pas à des plaintes pareilles; ils savent, que dans les événements, qui décident du sort des empires, la part de ce que l'on désigne par le hasard est beaucoup moins

considérable, celle de l'homme, beau-
coup plus grande, qu'on ne l'estime
ordinairement, et que ni les
réticences de M^{rs}. de Rasoumoffsky,
ni la conduite honorable de M^{rs}.
de Stadion, n'auroient égaré le
Cabinet de Petersbourg, s'il avoit
su se mettre à cette hauteur, d'où
l'on voit les choses telles qu'elles
sont.

Note 10 et 11. (p 80. et 81.)

Le Ministre d'Angleterre à Vienne
avoit parfaitement vu, et con-
noissoit à fond le Ministère
Autrichien; les dépêches, qu'il a
envoyées à Londres loin de confirmer

aucune des fausses idées, ou des
espérances chimériques, auxquelles
on se livroit par rapport à
l'Autriche, les avoient toujours
vigoureusement combattues.

Plusieurs autres mémoires par-
ticuliers adressés de temps en temps
au Gouvernement Anglois étoient
rédigés dans le même sens; et
dès le mois de Juin 1803, on avoit
annoncé et prouvé à ce Gouver-
nement "qu'un changement to-
tal dans la direction des affaires
à Vienne étoit la première con-
dition de tout succès quelconque
auquel l'Europe put encore
prétendre dans la cause de son
indépendance et de son salut."

La confiance exclusive et

aveugle, qu'on avoit placée à
 Londres dans le Cabinet de Sir
Loung, l'emportoit sur tous ces
 avertissemens et les avoit fait
 oublier entièrement. Un seul
 fait, que nous allons citer, suffira
 pour prouver cette assertion, d'ail-
 leurs trop clairement attestée par
 le résultat des dernières combinaï-
 sons politiques. Dans les der-
 niers jours du mois de Mai 1805
 on fit entendre à Sir Arthur Seagel
 en toute réponse aux rapports très-
 intéressans, qu'il avoit présentés
 depuis quelque temps sur l'état
 des choses à Vienne, "que dans
 les circonstances, où on se trou-
 voit alors on prieroit de recevoir
 les nouvelles de Vienne par le

canal de St. Petersbourg," Il n'en falloit pas plus à un homme instruit et clairvoyant pour se convaincre à l'instant, que la coalition étoit marquée.

Ce fut une faute également pernicieuse, et provenant de la même source, que d'avoir poussé la complaisance pour la cour de Petersbourg, au point d'exclure le Ministre d'Angleterre à Vienne de toute connaissance des négociations entre les trois cours, jusqu'aux derniers jours du mois d'Avril 1805. Cette condescendance a été payée bien cher; et ce qui est sur-tout remarquable, c'est que la Russie n'a pas moins

eu à regretter de l'avoir demandé
que l'Angleterre n'y avoir obtenu
rien.

Note 12. (p. 86.)

La marche à suivre dans cette
grande affaire étoit proprement
celle-ci. Les Cabinets de
Londres et de Petersbourg, une-
fois résolus à une entreprise
décisive contre Napoléon, devoient
avant tout, s'adresser à la cour
de Berlin, sans le concours réel
de laquelle il étoit inutile de
s'occuper d'un projet pareil.
La troisième partie de ce mémoire

exposer les moyens dont il
 falloit se servir pour épurer le
 cabinet Prussien, et pour as-
 surer du Roi de Prusse. Ce
 grand objet préalablement ar-
 rangé, il falloit présenter à l'Em-
 pereur un plan tout fait pour
 le rétablissement du système de
 l'Europe, plan, dans lequel le
 rétablissement de ses propres af-
 faires auroit occupé une place
 importante. Il falloit Lui an-
 noncer en même tems que le succès
 de toute l'entreprise tenoit aux
 mesures qu'il prendroit; mais
 que, comme ses Ministres actuels
 n'inspiroient de la confiance à
 personne, un changement dans
 ses conseils étoit considéré par

les autres puissances comme la seule
preuve indubitable d'une acception
sincère de sa part, et comme la
condition expresse de l'entreprise.
L'Empereur desiroit depuis long-
tems de sortir de sa position affli-
geante; une invitation pareille
auroit fait sur lui une grande
impression; et muni du consente-
ment de la Russie, le plan lui
auroit inspiré sans-faute une
confiance illimitée. Il avoit
lui-même une idée assez vague
de ses Ministres; on l'auroit
fait entrer sans beaucoup de
difficulté dans l'idée, qu'un change-
ment étoit nécessaire; et pour peu
qu'après ces explications préalables
les Ministres de Russie et d'Angleterre

*Le plan de l'Empereur
est d'offrir à la Russie
une alliance défensive
et offensive avec l'Angleterre
et la France. L'Empereur
se propose de faire passer
ce plan à la Commission
de la Paix, et de le faire
approuver par elle.*

eussent agi avec adresse et persévérance, il est certain, qu'on eût pleinement réussi.

On a souvent prétendu, que rien n'étoit plus difficile que de remplacer d'une manière avantageuse les personnes, qui dirigeoient alors les affaires de la Monarchie Autrichienne et que le grand mal étoit proprement le service absolu d'hommes capotés, dans lequel se trouvoit cette Monarchie. Cette objection méritoit à-peine une réponse. Le Stier Autrichien étoit si mauvais, que tout changement quelconque devoit nécessairement être en bien; et quand on a encore le choix entre des hommes tels, que le

~~Considérant~~ le C^{te} de Schrenberg
 le C^{te} Hellernich & le de Trautmannsdorff (plus faible que les autres
 mais beaucoup plus fort encore
 que tout ce qu'il auroit du rem-
 placer), il est ridicule de dire
 qu'on se trouve sans ressource et
 sans espoir. Non! Non! La
 maladie de la Monarchie Autri-
 chienne n'étoit rien moins qu'une
 maladie incurable; il falloit
 seulement la reconnoître telle
 qu'elle étoit, et s'occuper sérieuse-
 ment des remèdes. Mais quand
 on n'a fait ni l'un ni l'autre,
 il n'est pas permis de se
 plaindre, que le succès a manqué
 à nos projets.

20.

Notes de la Troisième partie.

Note 1. (p. 132.)

Après tout ce que nous avons dit, pour caractériser le système de la Prusse, la perversité de sa politique, le mal qu'elle a fait à l'Europe nous devrions avoir le droit de nous flatter, que personne ne nous attribuera l'intention de justifier ou de prôner sa conduite. Cependant, la haine que lui portent aujourd'hui les plus estimables de nos contemporains

raisons est si profonde et si juste, les mesures auxquelles elle s'est livrée depuis les événemens que nous exposons ici, ont un caractère si odieux et si révoltant et le dernier résultat de nos recherches contrariera et heurtera si fort l'opinion généralement reçue, que nous ne serions pas extrêmement étonnés, que des hommes même très-éclairés se refusassent à l'évidence de notre raisonnement. Les observations suivantes ne paroîtront donc ni inutiles ni déplacées.

En examinant dans sa totalité la conduite du Gouvernement Russe, et en la comparant à celle des autres puissances intéressées, il est impossible de rien

que la Russie a été depuis dix ans,
 après la France, l'ennemi le plus
 constant et le plus dangereux de
 l'intérêt commun de l'Europe.
 Chacune des puissances, qui dans ce
 bouleversement universel, produit
 par la révolution Française auroient
 dû travailler à la conservation
 de l'ancien édifice social est
 tombée dans des fautes impardon-
 nables; chacune a manqué le but;
 chacune a plus ou moins méconnu
 ses dangers, ses intérêts et son devoir.
 Mais aucune autre n'a, comme la
 Russie, coopéré directement, et, pour
 ainsi dire de propos délibéré, à la
 désorganisation générale du système
 fédératif; aucune n'a comme elle
 conçu le coupable projet de profiter

des malheurs de tous de s'enrichir des dépouilles de ses voisins, et de favoriser la tyrannie de la France, pour surmonter à la destruction commune. Sous ce point de vue général il seroit mal-à-propos et injuste de vouloir seulement établir un parallèle entre la Prusse et les autres puissances; elle fait-classe à-part dans tout ce qui est immoralité politique. Mais tel n'est nullement l'objet, qui nous occupe dans la recherche actuelle.

La question que nous avons à traiter ici, se réduit exclusivement à ces termes: Les puissances réunies contre la France pourroient-elles en employant tous leurs moyens, entraîner la Prusse dans leurs projets,

malgré sa conduite précédente, son egoïsme et ses mauvais principes?

Voilà ce que nous devons examiner.

Pour résoudre cette grande question, il s'agissoit de déterminer d'abord quels étoient les moyens à choisir pour obtenir le concours de la Prusse et ensuite ce que les puissances ont fait pour saisir et employer ces moyens. Si nous sommes en état de prouver, que bien loin d'en avoir tiré parti, elles les ont complètement négligés, quelles sont lorrubées de fautes en fautes, que leur conduite a été généralement telle que si même la Prusse avoit abjuré ses anciennes maximes, et adopté un meilleur système elles se seroient privées de sa coopération — la question est décidée contre

les puissances. Car dès-lors il devient
 absolument inutile d'insister sur les
 torts de la Russie ; il faudroit encore
 — et on n'y parviendra jamais —
^{démontrer} que ces torts auroient ~~eu~~ été
 les mêmes, quelque marche qu'on eut
 suivie pour réussir. Le grand tort
 le tort par excellence, et celui qui
 nous intéresse le plus, est à ceux,
 qui se trouvoient chargés du soin
 d'effectuer un changement salutaire,
 et qui n'ont pris aucune bonne me-
 sure pour opérer ou pour fixer ce
 changement. Il est même infiniment
 plus sage, et infiniment plus essen-
 tiel pour nous, qui portons aujour-
 d'hui le poids de leurs fautes de nous
 occuper de ce qui les a fait naître.
 que de nous livrer à de vaines déclama-

tions contre la Russie. Les égaremens
 de la Cour de Berlin sont tout aussi
 généralement admis et tout aussi
 généralement abhorrés, que ~~l'assassinat~~
~~de~~ la tyrannie et la perfidie de
 Bonaparte; lorsqu'il s'agit de frapper
 sur l'opinion publique qu'on les
 expose dans toute leur turpitude;
 mais lorsque nous voulons nous in-
 struire par des discussions confiden-
 tielles, ~~pour nous éclairer sur les véritables~~
 et nous éclairer sur les véritables
 causes de nos malheurs, ce n'est pas
 des lieux communs, que nous cherchons.
 C'est peu de chose, encore, que de se
 pénétrer d'horreur pour les crimes
 d'un ennemi reconnu ou de vouer
 à l'exécration un traître qui s'est
 démasqué lui-même; le grand point

c'est d'approfondir et d'expliquer
avec l'impartialité la plus sévère
comment nos propres fautes, et celles
de nos meilleurs amis ont seconde
les projets de l'ennemi et rendu la
trahison possible.

La critique dont nous allons
nous occuper seroit donc juste et ne-
cessaire, quand bien il seroit positive-
ment démontré, que la Russie a été
tout aussi coupable, qu'on la croit, et
qu'on la représente ordinairement.
Mais cette critique acquiert une
force nouvelle si nous arrivons à
un résultat différent, si nous sommes
obligés de reconnaître que quelques
aient été jusqu'à une certaine époque
les erreurs, les torts, ou les crimes de
cette puissance, on auroit pu la

ramener au bien du moins pour
 autant que l'exigeoit le succès
 d'une entreprise particulière. Les
 faits incontestables, qu'on trouvera
 dans le texte du mémoire, établiront
 cette vérité au delà de toute espèce
 de doute. Nous garantissons l'exacti-
 tude de ces faits; il n'y en a pas
 un, qui ne soit puisé dans les pre-
 mières sources, et confirmé par les
 plus respectables autorités. Leur
 ensemble ne doit nullement produire
 l'absolution ou l'apologie de la Russie;
 (un élan momentané vers le bien n'étoit
 pas une expiation suffisante de tout
 le mal qu'elle avoit fait à l'Europe)
 mais il doit justifier la condamna-
 tion des puissances qui ont pris par
 leurs fausses mesures une conjoncture

précieuse et unique, qu'on ne sa-
urait plus se retrouver jamais.

Quant à la conduite du
Gouvernement Chrétien depuis les
tristes événements qui ont terminé
la guerre contre Bonaparte nous
pourrions nous contenter de dire
qu'elle n'est pas dans la discus-
sion actuelle. Mais bien loin
de nous en remettre à cette excep-
tion nous ne craignons pas
d'avancer, que les fautes qui
ont privé les Alliés de la parti-
cipation active de la Russie ont
puissamment contribué aussi à
précipiter celle-ci dans la carrière
honteuse et déplorable, dans la-
quelle elle s'est embourbée aujour-
d'hui. Il n'est pas difficile de

prevoit et l'auteur de la mémoire
 entra autres l'a prédit dès le mois
 de Décembre, que si dans ce moment
 décisif on laissoit échapper la Russe
 elle deviendrait plus mauvaise que
 jamais. En jugeant les hommes
 tels qu'ils sont, personne n'avoit
 le droit de s'attendre à ce que la
 Russie, découragée par le résultat
 de la campagne, effrayée de sa propre
 énergie tremblant de se voir isolée
 seule au repentiment et à la ven-
 geance de Bonaparte, reprit pure-
 ment et simplement le système
 qu'elle avoit ^{adopté à l'origine} ~~adopte à l'origine~~ la guerre.
 Nous ne disons pas, Dieu nous en
 garde, qu'elle n'auroit pas été en
 état de le faire. Au contraire,
 nous sommes bien persuadés que si

le Roi de Prusse avoit eu assez
 de fermeté pour insister sur la
 conservation intacte du Statu-quo
 dans le Nord de l'Allemagne, pour
 repousser tout projet de cession et
 d'échange, pour déclarer, qu'il ne
 souffriroit jamais la rentrée des
 François dans le Hanovre, et
 que le maximum de sa condescen-
 dance seroit de se charger lui-même
 de l'occupation militaire et pro-
 visoire de ce pays, jusqu'à la paix
 définitive, il auroit obtenu et
 cela même sans guerre, une pro-
 position aussi avantageuse et aussi
 honorable, qu'il fut possible de
 s'imaginer après la défaite de la
 coalition. Mais le caractère du
 Roi de Prusse étoit connu. On

pouvoit calculer d'avance qu'aban-
 donné à lui-même après le plus
 grand effort, qu'il eut jamais fait
 de sa vie, il en venoit à ses
 terreurs, à son antipathie pour
 les grandes résolutions, et sur-tout
 à ses mauvais conseillers, il ne
 s'arrêteroit plus devant aucune
 considération d'honneur ou de
 espoir. On pouvoit même ce-
 même jour le parti, qui avoit
 constamment profité des disposi-
 tions pusillanimes de ce Prince
 pour l'éloigner de toute démarche
 honorable, de toute participation
 quelconque à des projets d'intérêt
 général, aigri par le triomphe pas-
 sager d'un système opposé à ses
 principes, victorieux à son tour

par les malheurs de la coalition
 et s'étayerait d'une infinité de
 fautes par lesquelles les puissances
 alliées sembloient avoir donné gain
 de cause aux apôtres de la pré-
 tendue neutralité, poursuivroit
 ses nouveaux avantages jusqu'à
 consommer l'assujettissement de
 la Prusse, et à la détacher
 entièrement de tout ce qui pou-
 voit lui rendre son indépendance
 en l'associant à la cause générale.
 Développer les causes qui ont
 fait manquer le projet prin-
 cipal, c'est donc en même
 temps expliquer la conduite de la
 Prusse depuis la chute et l'abandon
 de ce projet. Ces deux branches
 de calamités dérivent en effet de-

la même source ; et ceux qui sont
directement responsables de l'une
sont indirectement responsables de
l'autre .

Note 2. (p. 137.)

Ce parti à la tête duquel on
voyoit le Baron de Stardenberg
quelques autres des principaux Mi-
nistres, plusieurs des Généraux les
plus estimés, quelques personnes même
de la famille royale (entre autres
le Prince Louis Ferdinand, un des
hommes dont avec quelque sagesse
on pouvoit tirer le plus de parti)
avoit fait son premier coup d'essai

Dès le mois de Novembre 1804. Dans
 l'affaire de Chr. George Humboldt.
 Il est vrai que le parti opposé
 dont on peut regarder comme les
 conjugués le Comte de Haugwitz
 le conseiller Lombard et le Mar-
 quis de Succhesini n'avoit cesse
 de lutter contre le changement de
 système que ses adversaires médi-
 toient depuis quelque temps et que
 dans certaines occasions marquées
 notamment dans le trop fameux
échange des ordres ce parti avoit
 remporté la victoire. Mais il
 n'en est pas moins vrai que son
 influence diminueoit journellement.
 D'ailleurs c'étoit déjà un grand pas
 vers un meilleur ordre. Des choses
 que d'avoir réduit ces hommes

dangereux à être signalés comme
un parti, ou plutôt comme une
faction, constituée en état de guerre
 avec les vrais intérêts de la Prusse.

(Vote 3. (p. 143.))

Le système des échanges et des ar-
 rondissemens est une des plus de-
 testables inventions de cet esprit
 d'immoralité et de rapacité po-
 litique, qui depuis trente ans a
 d'abord sourdement miné et ensuite
 ouvertement renversé toutes les bases
 du droit public. Ce sera un grand
 service rendu à l'humanité que de

faire disparaître un jour etoit le
code d'égoïsme et d'iniquité d'après
lequel on règle aujourd'hui les
intérêts et les prétentions des
hommes. Mais le moment
n'est pas encore venu. La
situation de l'Europe est telle
qu'une véritable contre-révolution
fédérative, doit précéder les nou-
velles constructions, qui rétabliront
l'ordre social, et prépareront pour
les temps à venir l'indépendance
et la stabilité des empires. De
grands et vastes changements dans
la distribution et dans la réunion
des états sont devenus indispen-
sables. Autrefois le premier objet
et le premier devoir d'un homme-
d'état étoit de s'opposer à ces chan-

geniens et de maintenir par tous les
moyens les rapports et les possessions
existantes. Aujourd'hui il s'agit
avant-tout de sortir de cet immense
cahos formé par l'injustice et par
la violence, mais bouleverser le bou-
leverserment, est une entreprise qui ne
pourroit être exécutée sans des opéra-
tions plus ou moins arbitraires.

Il faudra donc se soumettre pour
quelque temps au régime d'une force
qui répare, ce qu'une force illégale
a détruit; et supposé que nous réus-
sions encore à rétablir un équilibre
ce fait sans lequel il est inutile
de penser à la résurrection poli-
tique de l'Europe, le grand problème
à résoudre sera de déterminer sage-
ment la marche, que la force répara-

trice doit adopter, et de trouver les moyens les plus simples, les plus doux, et les moins illégaux, pour passer du désordre actuel à un nouveau système fédératif.

Autant que dans cette grande opération. les anciens principes du droit public, les traités, les titres reconnus, les possessions intactes, les effets sacrés de la prescription, et tout ce qui a constitué jusqu'ici les fondemens de l'ordre social, pourront trouver leur application, il faudra s'y attacher avec respect. Mais il est clair, que dans une quantité de cas ces principes seront absolument inapplicables. Il faut donc s'occuper d'avance de

ce qui pourra y suppléer pour
 le moment. Deux règles générales
 devraient être établies pour tous
 les nouveaux arrangements de
 pouvoir et de territoire que nécessi-
 tiera la crise sans exemple dans
 laquelle nous nous débattons au-
 jourd'hui. La première, qu'au-
 cune possession qui s'est conservée
 intacte entre les mains d'une
 autorité légitime ne soit aliénée
 morcelée échangée ou modifiée
 sans le consentement libre et
 formel de cette même autorité
 légitime. La seconde, que
 toutes les fois que par l'impos-
 sibilité évidente et reconnue de
 rétablir l'ancien ordre des choses
 ou par la nécessité généralement

admise d'introduire une nouvelle
 organisation des changemens dé-
 viennent inévitables, ces change-
 mens ne s'opèrent que par des
 dispositions librement concertées
 entre toutes les puissances de l'Eu-
 rope, et sous leur garantie com-
 mune et permanente. Avec
 ces deux règles fondamentales nous
 verrons bientôt disparaître le
 scandale des envahissemens arbi-
 traires des arrangements secrets,
 des stipulations particulières
 d'échange et d'indemnités, et tout
 ce que cette monstruosité morale
 qu'on appelle le droit du plus
 fort, et cette autre monstruosité
 politique qu'on appelle le système
 copartageant ont engendré d'abus

et de confusion; et les nouveaux dépla-
cemens que les circonstances furieuses
du tems rendront absolument inévi-
tables, se feront avec les moindres
secousses, et avec les moindres incon-
véniens, qu'admettra la nature des
choses.

C'est là le sens dans lequel
nous voulions faire sentir combien
il auroit été sage et bien vu
de présenter à la Puissance la per-
spective d'un arrondissement utile
comme prix d'un attachement
suivi aux principes de l'humanité
commune. Concentrer autant que
possible les forces éparses de l'Asie.
Maque étoit une des mesures les
plus infaillibles pour soutenir et
pour pacifier le continent. On

peut donc dire, qu'en principe général tout aggrandissement quelconque de la Prusse tendoit à l'avantage commun. Plus on la consolidoit et plus on augmentoit d'un côté les moyens et de l'autre l'intérêt qu'elle avoit à s'opposer aux progrès de la France, et on lui étoit le seul motif réel, qui put lui faire à séparer sa cause de celle des autres puissances.

Nous ne nous chargerons pas ici de l'énumération des différentes combinaisons politiques par lesquelles on pouvoit atteindre ce but. Nous n'en exposerons qu'une seule, pour faire voir que la chose n'étoit pas sujette à des difficultés insurmontables.

On auroit pu offrir au Roi de
 Prusse la partie orientale de l'Electo-
 rat de Hanovre, et y ajouter le
 Duché de Brunswick. Les Princes
 qui gouvernent celui-ci attachés
 depuis long-temps à la maison de
 Brandebourg, comme des vassaux
 bien plus que comme des alliés,
 et ne connoissant plus d'autre
 grandeur et d'autre gloire que
 celle qu'ils acquièrent avec et
 par la Prusse, pour peu qu'on
 leur eut garanti des revenus suf-
 fisans se seroient aisément démis
 de leur souveraineté mal-aspirée.
 Et quant à l'Electoral de Ha-
 novre il ne s'agissoit que de
 trouver un équivalent pour ce que
 la maison regnante en eut cédé.

Cet équivalent pouvoit être pris
 sur les provinces que la Prusse
 possédait en Westphalie ; et si
 n'eut pas été suffisant, on pou-
 voit y ajouter le Duché d'Oldem-
 bourg, en engageant l'Empereur
 de Russie à indemniser la branche
 de la maison Holstein, qui règne
 dans ce dernier pays, (et qui lui
 est entièrement attachée par tous
 les genres de liens) en lui donnant
 une autre possession quelconque,
 p. e. le Duché de Courlande.
 Moyennant un arrangement pareil,
 qui auroit satisfait la Prusse
 pour long-temps, la maison de
 Brunswick-Lünebourg, non-seule-
 ment n'auroit fait aucune perte
 réelle mais auroit encore ouvert.

ment gagné, et gagné qui plus
est d'une manière légitime, conforme
aux intérêts politiques de l'Angle-
terre et à tous les grands intérêts
de l'Europe. Le Roi d'Angle-
terre, en possession de toute la côte
et de tous les ports entre l'embou-
chure du Weser, et la frontière
de la Hollande, et d'une grande
partie des pays entre la Monar-
chie Prussienne et le Rhin, auroit
pu singulièrement entraver tout
progrès quelconque que les Français
auroient tenté dans le Nord de
l'Allemagne et au lieu d'être
exposé, comme aujourd'hui, à perdre
son Electorat quatre semaines
après la déclaration de la guerre
seroit devenu un grand et puissant

appui pour la Hollande et même
pour la Russie. — On a pensé
un moment à une combinaison
de ce genre, là dans les négociations
qui eurent lieu vers la fin du mois
d'Octobre; mais on s'en est avisé
trop tard comme de tout ce qui
auroit pu sauver l'Europe.

Nous ne pouvons pas
quitter cet objet sans ajouter
encore une réflexion qui paroîtra
peut-être plus hardie que tout
le reste, et qui n'est pourtant
qu'un juste développement des
principes que nous avons établis
plus haut. Aussitôt qu'il
fut reconnu avec certitude, que
l'ancien état de l'Empire Ger-
manique ne se sautoit voir pas et

ne pouvoit pas se soutenir, que la
 dissolution prochaine de l'Allemagne
 pouvoit être démontrée par des ar-
 gumens d'une évidence irrésistible
 c'étoit le devoir de ceux des Sou-
 verains qui ne vouloient pas livrer
 à leur pays aux horreurs d'une
 tyrannie étrangère, de s'occuper
 à tous des moyens de prévenir
 cette révolution funeste, en exécutant
 une autre révolution dans un sens
 moins désastreux, plus rationnel
 et plus conforme à tous les grands
 intérêts de l'Europe. Plutôt qu'
 de voir l'Europe déchirée par les
 vaitours de Napoléon, les deux
 premiers Souverains de l'Allemagne
 auroient dû le partager entre eux;
 et la Russie et l'Angleterre auroient

bien fait de faire ce projet.
 Avec des modifications bien enten-
 dues il en serait résulté des bien-
 faits incontestables. Il ne s'agis-
 soit pas de réaliser un plan
 pareil, de bouleverser et de révolu-
 tionner les établissements, les pou-
 voirs, et les possessions. Il falloit
 autant que possible ménager jusqu'
 aux moindres intérêts de ceux qui
 par cette grande mesure auroient
 perdu une partie de leurs droits.
 Il falloit se borner à conférer
 au Chef de la maison d'Autriche
 le Protectorat de l'Allemagne
 meridionale, et au Roi de Prusse
 le Protectorat de l'Allemagne
 septentrionale. Chaque Etat de
 l'Empire seroit resté dans la

jouissance de ses dignités, de ses re-
 venus, et de ses privilèges. Mais
 les deux Souverains Protecteurs auroient
 disposé de toutes les forces de la
 Fédération toutes les fois qu'il seroit
 devenu nécessaire de l'opposer à l'Alle-
 manie contre les étrangers, et l'or-
 ganisation des moyens militaires
 auroit été en temps de paix comme
 en temps de guerre absolument soumise
 à leur direction. Par-là les
 scissions scandaleuses, qui tant de
 fois ont armé secrètement ou
 ouvertement une partie de l'Empire
 Germanique contre l'autre, étoient
 rendues à jamais impossibles; les
 projets d'aggrandissement particulier
 perdant leur intérêt et leur objet,
 et la rivalité fomentée entre l'Autriche

et la Truppe étoit dévouée. Le plan adopté pour base d'une alliance défensive entre ces deux puissances auroit formé contre les progrès des Français la barrière la plus noble et la plus puissante; la Truppe l'auroit embrassé avec empressement; et dès-lors elle étoit gagnée pour le bien par le plus efficace de tous les motifs, par son intérêt direct et immédiat.

Nous ne pouvons pas entrer ici dans l'exposition de tous les avantages du premier ordre, dont le germe se trouve dans cette idée. D'ailleurs nous avançons ici que sans le rapport de l'usage qu'on auroit.

pu en faire pour amener un changement décisif dans le système politique de la Grèce. Opposer aux principes séduisants avec lesquels les agents Français lui caressoient continuellement, la perspective des mêmes avantages ou d'autres bien plus intéressans, obtenus par des voies honorables, auroit dû être une des premières maximes dans toutes les négociations avec cette puissance; et c'est celle qu'on a toujours négligée.

Note 2. (p. 124.)

Il est utile de rappeler ici combien ces circonstances avoient déjà tra-

veille' pour le bien, en éloignant de
 Berlin les personnes les plus dan-
 gereuses, précisément à l'époque
 où on auroit dû faire les plus
 grands efforts pour y opérer un
 changement de système. Flaug-
 witz étoit absent pendant tout
 l'été de 1805 et n'auroit pas re-
 paru sur la scène, si après avoir
 gagné la confiance du Roi, les
 cours alliés avoient employé leur
 crédit, pour l'exclure. Lombard,
 attaqué d'une maladie mortelle,
 étoit allé prendre les bains de
 Tise, et avoit laissé le champ
 libre pendant trois mois. La
 faveur de Succhesini étoit deve-
 nue très douteuse. — Mais pour
 ceux qui ne veulent ni voir, ni agir,

les conjonctures les plus heureuses
restent toujours sans effet.

Note 5. (p. 127.)

Le choix tomba sur le Général
Moorvelde, qui ne partit de Vienne
— cette date est bien remarquable —
que le 6 de Septembre 1805.
L'envoi de ce Général auroit été
une mesure très-louable, si elle
avoit eu lieu quatre mois plutôt.
Au reste si la cour de Vienne
avoit voulu entamer à-temps
des négociations avec le Roi de
Prusse, les instrumens ne lui

auroient pas manqué. Le Comte
 de Stellerrich, Ministre à Berlin
 depuis 1804, réunissoit dans sa
 personne tout le zèle pour la cause
 commune, tous les talens, toutes
 les connoissances, et toutes les quali-
 tés particulières, qui constituent
 un excellent négociateur.

Note 6. (p. 149.)

Il fit même distinctement et
 itérativement entendre à Mr. de
Stellerrich, que si on lui avoit
 parlé six mois plus tôt, il n'au-
 roit pas résisté à ses instances.
 Dans une des conversations mémo.

raables qu'il eut avec cet Envoyé,
 il alla jusqu'à lui demander "pour-
 quoi donc la cour de Vienne ne lui
 "avoit pas communiqué auparavant
 "les projets qu'elle traitoit avec
 "la Russie" et Merveldt eut le
 courage de lui répondre qu'on
 l'auroit fait, si on n'avoit pas
 craint les mauvaises suites qu'une
 pareille confiance auroit pu en-
 traîner ou les personnes suspectes
que le Roi admettoit à ses conseils.

Cette réponse hardie (très adroite
 pour le moment, mais peu faite
 pour justifier une conduite dont
 le Roi se plaignoit avec raison)
 ne parut pas même le fâcher.

Le Général Merveldt a
 corrigé à l'auteur de ce mémoire

après son retour de cette mission
 "qu'il ne lui restoit pas le moindre
 doute que l'objet n'eut été pleine-
 ment atteint, si on avoit fait à-
temps les démarches nécessaires. "
 Il étoit même persuadé qu'il
 auroit réussi encore, si la fausse
 conduite de la Russie n'avoit pas
 directement paralysé tous ses
 efforts.

(Note 7. (p. 150.))

Le Comte de Haugwitz est
 sans aucun doute un des hommes
 les plus fiers et les plus perfides

de son tems ; mais sa conduite à Vienne pendant les sept jours qu'il y passa (du 30 Septembre jusqu'au 6 Octobre) ne lui procuroit pas moins à quel point son Souverain devoit être revenu de ses principes et quel arrangement devoit avoir eu lieu dans le système de la cour de Berlin.

L'Empereur et tous ces Ministres en furent si parfaitement contents, qu'ils s'abandonnoient, et non pas sans beaucoup de raison, aux plus brillantes espérances. Tous les anciens griefs, tous les anciens soupçons, toutes les anciennes jalousies disparurent à la fois.

Dans une conversation ^à ~~à~~ ^{par} ~~à~~ soutenue que l'auteur de ce mémoire eut avec le Comte Haugwitz

le jour de son départ de Vienne,
 il tâchoit de lui faire sentir
 combien il seroit intéressant pour
 la cause commune, que le Roi
 de Prusse, fut-il même bien dé-
 terminé à ne jamais prendre
 une part active dans une coa-
 lition contre la France, se joignit
 cependant aux Cours alliées pour
 faire des propositions de paix à
 Bonaparte, et ^{que} par une attitude
 imposante fit craindre à celui-ci
 qu'il l'attaqueroit en cas de
 refus. Sur quoi le Comte
 Plaugwitz lui dit avec un mou-
 vement très animé: " Et pour-
 quoi donc raisonner toujours
 dans cette supposition? Le Roi
 de Prusse ne peut-il donc pas

faire la guerre à Napoléon
aussi bien que l'Autriche et la
Russie? —

Note 8. (p. 159.)

Le traité signé à ^{La} Potsdam
le 3. Novembre 1805, est resté secret
et tellement secret que beaucoup
de personnes ont douté de son
existence jusqu'au moment où
la publication de la note adressée
par Mr de Hardenberg à Lord
Manselby le 22. Décembre, et
plus encore la réponse publique
que le même Ministre a faite.

aux injures du Moniteur relativement à cette note en a confirmée la réalité. Comme il ne sera pas public de si tôt, il est nécessaire d'en faire connoître ici la substance.

Ce traité étoit composé de deux parties, dont la première énonçoit les conditions, sur lesquelles on proposeroit à Bonaparte la conclusion de la paix continentale, et dont la seconde déterminoit les mesures, qu'on prendroit au cas qu'il se refusât à ces conditions.

Les conditions de la paix se rapporteroient principalement aux trois points suivans:

1. Rétablissement de l'Autriche

dans toutes les possessions, qu'elle
avoit eues d'après le traité de

Lünéville.

2. Indépendance parfaite de
l'Empire d'Allemagne, de la
Suisse et de la Hollande. — Cette
indépendance devoit être obtenue
et assurée par le départ de toutes
les troupes Françaises, qui se trou-
voient dans ces différents pays, —
ensuite par la liberté absolue
de ces pays de changer la forme
de leurs Gouvernemens d'après
leur propre vœux, et sans aucune
intervention de la France — enfin
par le droit indéniable de con-
struire sur leur territoire des places
fortes, et de prendre toute mesure
quelconque nécessaire pour défendre

ce traité.

3. Arrangement définitif
des affaires de l'Italie. Pour
cet effet on proposoit d'abord
de reconnaître le Roi de Sardaigne
de la part du Tiémoré.
Il y avoit dans le traité quatre
combinaisons différentes, par
lesquelles on tendoit à ce but.
La plus avantageuse étoit celle
qui lui auroit donné le Royaume
d'Italie et la moins avanta-
geuse celle qui lui assignoit
l'Orme, l'Alaisance et tout l'état
de Gènes. — Dans le cas que
la première de ces combinaisons
ne fut point acceptée, le Royaume
d'Italie devoit être de suite et
à jamais séparé de la France. —

La frontière de l'Autriche en Italie
devoit être dans tous les cas, avancée
jusqu'au Mincio, et jusqu'au Go¹
et Manतो rendu à cette puis-
sance.

Si ces conditions n'étoient
pas acceptées, les troupes Prus-
siennes devoient se mettre en marche
contre les Français; et quatre
semaines à dater du jour où le
Comte Haugwitz, choisi pour né-
gociateur, seroit parti de Berlin,
les opérations devoient commencer
d'après un plan, rédigé par le
Duc de Brunswick, et expressément
joint au traité.

Le Roi de Prusse pro-
mettoit en tout 180,000 hommes
et plus, si besoin en étoit. Les

troupes réunies déjà dans les environs de Exfurt et dans les Marqgravats, devaient se joindre à celles de l'Electeur de Saxe et produire une armée d'environ 70,000 hommes, qui se porteroit incessamment vers le Danube où elle s'arrêteroit jusqu'au moment, où la guerre seroit positivement décidée. — Les troupes destinées en premier lieu à occuper le pays de Hannovre devaient se joindre à celles de l'Electeur de Hesse, et produire avec les renforts, qui leur arriveroient successivement de l'intérieur, une armée de 100,000 hommes qui se rendroit sur le Mein, l'occuperoit jusqu'à son embouchure

et se tiendrait prête à commencer
ses opérations aussitôt que le
signal seroit donné. — Ce qui,
après cela resteroit encore de troupes
Russiennes dans la Westphalie
se réuniroit aux (18,000) Prussiens
aux (10,000) Suédois et à tout ce
qui arriveroit de troupes Angloises,
pour former le corps d'armée de-
stiné à l'invasion de la Hollande.

L'Empereur ^{de} Russie se
chargeoit de demander à la Cour
de Londres les subsides pour le
Roi de Prusse, tant pour les pre-
miers préparatifs, que pour la
continuation de la guerre.

Les trois puissances s'en-
gageroient par un article exprès
à se communiquer mutuellement

les les propositions qui pour-
roient leur être faites du côté de
la France.

Un article particulier
et secret régloit le sort futur
du pays d'Hanovre. Les Alliés
s'engageoient à employer leurs
bons offices, pour déterminer le
Roi d'Angleterre à le céder (en-
tout ou en partie) au Roi de
Prusse; en considération de quoi
celui-ci résigneroit ses provinces
de Westphalie dont une partie
auroit été réunie à la Hollande
et l'autre partie abandonnée à
l'Angleterre. Le port d'Em-
den et l'Oldfise devaient né-
cessairement être compris dans cette
dernière partie.

La durée des négociations
 étoit fixée au maximum de
 quatre semaines ; et Mr. de Haug-
witz donna sa parole d'honneur
 à laquelle le Roi ajouta la sienne
 qu'il partirait pour le quartier-
 général de Bonaparte dans huit
 jours au plus tard. (Il est parti
 le 15 de Novembre)

La seule clause de ce traité
 qui ne fut pas claire et pure
 qui annonçoit d'un côté la
 mauvaise-foi du Comte Haug-
 witz, mais bien plus encore
 de l'autre, la confusion, la pré-
 cipitation, et le décousu, qui
 regnoient dans ces négociations
 fut celle qu'on introduisit dans
 le second article. Le de Stettinich

avoit proposé de charger Mr.
 de Haugwitz, en cas que le
 danger de l'Autriche, et sur-
 tout celui de sa capitale devint
 imminent, d'exiger de Bonaparte
 une réponse catégorique
 en deux fois 24 heures. Haug-
witz combattit vivement cette
 proposition; et y substitua
 une autre, tendante à faire
 déclarer "que si les circonstances
 mettoient la Cour de Vienne
 dans la nécessité de faire la-
 paix à des conditions moins
 favorables que celles, qui se
 trouveroient dans le traité, le
 Roi de Prusse n'y mettroit
 point obstacle." Mr. de Met-
ternich protesta de toutes ses

forces contre cette prétendue fa-
 veur qu'il n'avoit point de-
 mandée, et dont il seroit assez
 les conséquences dangereuses. Le
 Prince Czatorisky refusa tout-
 net d'accéder à un article
 pareil. Il n'en fut pas moins
 arrêté; et les Ministres Russes
 se contenterent d'y ajouter la
 restriction, "que cela ne préjudi-
 cieroit en rien aux stipulations
 qui subsisteroient entre l'Autriche
 et la Russie." Il est clair
 que moyennant cette restriction
 la clause devenoit absolument
 nulle; elle étoit même, avec le
salvo de la Russie, d'une ab-
 surdité complète et palpable;
 mais ce fut toujours une armée

dangereuse de plus que l'on l'ais-
soit entre les mains de Mr. de
Haugwitz.

L'échange des ratifica-
tions de ce traité, qui eut lieu le
4. Novembre, le Roi de Prusse et
l'Empereur de Russie s'embras-
sèrent en fondant en larmes. Le
Roi dit au Comte Metternich, qui
neu- après entra chez lui: "En
bien! Vous serez enfin content
de moi, Vous pouvez compter
sur ma fidélité'."

Haugwitz, et Lombard
étoient tellement pénétrés de la
bonne volonté, et de la loyauté
du Roi que, malgré leurs inten-
tions perfides, ils étoient obligés
de feindre la plus entière satis-

position de tout ce qui se passoit.
 Ils faisoient en secret ce qui étoit
 en leur pouvoir pour entraver
 la négociation; Haugwitz ne
 cessa d'y porter tout ce qu'il pou-
 voit imaginer de difficultés, d'ob-
 jections et de pièges. Les corrections
 qu'il présentoit ordinairement
 le lendemain au protocole de la
 veille, étoient pour la plupart
 du tems écrites de la main de
Lombard. ~~Yves~~ Leur conduite
 ostensible étoit toujours en oppo-
 sition avec leurs pensées secrètes.
 Le jour que le traité devoit être
 signé, Lombard, qui n'avoit
 pas assisté aux négociations
 parut pour en faire la lecture.
 Il versa des larmes en le lisant;

Maugwitz, en fit de même à plu-
 sieurs reprises. — Il est néanmoins
 plus que vraisemblable, que par
 ces relations que l'un et l'autre
 ne cesseroient de conserver avec Sa-
forêt et Duroc, le gouvernement
 Français fut constamment et
 très-exactement instruit de
 chaque pas qu'on feroit à Cots-
 dam; ce qui prouve entre autres,
 quelle espèce de foi on doit ajou-
 ter à la conduite subséquente
 de cet atroce gouvernement, qui
 prit le parti de dissimuler tout
 à fait le traité du 3. Novembre,
 et ^{qui donna} ~~perpetua~~ cet article infâme
 (du Moriteur du 21 Mars) où
 Mr de Hardenberg fut comblé
 des plus horribles injures, voulut

se donner l'air d'en ignorer absolument l'existence.

Lorsqu'on se transporte à l'époque où ce traité fut négocié et conclu, il faut avouer que depuis le commencement des malheurs communs de l'Europe, il n'y a guères eu un moment plus rempli de chances heureuses, plus riche en grandes espérances, plus solennel et plus décisif. L'union si long-temps désirée entre les puissances opposées à la France s'étoit effectuée d'une manière presque miraculeuse : leurs forces étoient, ou en plein mouvement, ou prêtes à se rassembler de toutes parts ; et ce qui constituoit le plus grand et le plus rare des

176.
avantages, les Cabinets étoient tous
en présence, réunis dans un même
local, dispensés des lenteurs et des
difficultés d'une correspondance
lointaine et compliquée. L'Empereur
de Russie, lié d'avance à l'Autriche
et à l'Angleterre par les stipula-
tions les plus formelles, se trouvoit
avec ses principaux Ministres au-
près du Roi de Prusse et des siens,
l'Empereur d'Allemagne, passant
sur toutes les formes communes et
sur tous les anciens scrupules
avoit conféré au Cte Metternich
des pouvoirs absolument illimi-
tés; ceux que Lord Harrowby
apporta de Londres étoient à
peu près de la même étendue.
C'étoit donc une assemblée de

Souverains, qui monnoient en dernière instance sur les plus grandes questions politiques; les négociations furent suivies des traités, les traités des ratifications, les ratifications des ordres pour l'exécution, sans aucun intervalle ni délai; et dans cette conjoncture unique, on pouvoit arrêter et réaliser dans trois jours, ce qui dans les circonstances ordinaires auroit exigé des années de discussion.

Si un concert pareil avoit pu exister six mois plutôt, et avant que l'Autriche eut reçu le terrible échec du mois d'Octobre, le bien qui en seroit résulté pour l'univers auroit été incalculable. Mais en dépit même de ce premier

malheur, les conférences à jamais
 mémorables de Potsdam pourroient
 devenir une source féconde de me-
 sures efficaces et bienfaisantes. ~
 L'avantage de l'union générale,
 l'emportoit, et même de beaucoup,
 sur les pertes momentanées qui
 avoient été faites. Mais il fal-
 loit bien calculer ses démarches,
 les adapter à la position du mo-
 ment, et au caractère connu de
 l'ennemi, et une fois en train,
 les suivre avec la persévérance
 la plus énergique. En examinant
 les conditions de paix arrêtées
 dans le traité du 3 Novembre
 on se convaincra aisément, qu'elles
 n'étoient pas ce que dans les circon-
 stances, où on se trouvoit, on pouvoit

proposer à ^{non} Napoléon l'espoir
 raisonnable du succès. Le même
 homme qui s'étoit déterminé avec
 peine à recevoir Mr de Novosilzoff
 qui lui auroit présenté ces mêmes
 conditions. Dans un moment où la
 guerre n'avoit pas commencé
 comment les auroit-il reçus d'emblée
 après les plus éclatantes victoires
 après avoir conquis la moitié de
 la monarchie Autrichienne. Les
 Alliés auroient dû se borner à
 demander d'abord un armistice à
 des conditions justes et honorables
 et puis un congrès général pour
 discuter tous les grands intérêts
 de l'Europe. Une proposition
 pareille confiée à un Ministre
 honnête habile et courageux auroit

qui précéder son effet ; car Bonaparte
 avoit bien reconnu, qu'il n'étoit pas
 de son intérêt, de se mêler en guerre
 avec toutes les puissances réunies.
 Si toute-fois cette proposition n'ar-
 voit pas été acceptée sur-le-champ
 il falloit, sans perdre un jour
 réaliser les mesures vigoureuses, et
 en annonçant solennellement à
 l'Europe, qu'un congrès, et une
 paix juste et durable, étoit le
 seul et unique objet de cette guerre
 vraiment fédérative, ne reculer
 devant aucun sacrifice, et s'enga-
 ger aux derniers efforts, pour lui
 imprimer un grand caractère et
 parvenir au terme de tous les vœux.

Note 9. (p. 167.)

Nous savons bien, que le raisonnement que nous faisons ici, peut servir également pour censurer la conduite de la Prusse et nous en convenons sans difficulté. Mais les évènements antérieurs et la situation générale des affaires, ayant clairement assigné à l'Autriche le devoir de la première proposition, son opiniâtreté inflexible à s'y refuser étoit beaucoup plus répréhensible que celle de la Prusse. D'ailleurs notre objet

sans ce travail n'est point de ré-
 ver les fautes des cabinets, pour nous
 livrer au plaisir de la critique, mais
 d'expliquer comment de ces fautes
 sont nés les malheurs de l'Eu-
 rope. Et comme l'Autriche
 avoit conçu avant la Russie le
 projet de résister à la France,
 et qu'elle s'étoit engagée dans un
 concert, formé pour réaliser ce
 projet, il est évident que c'étoit
 elle aussi qui devoit se porter
 à toutes les démarches propres
 à renforcer sa cause, et sacrifier
 toute considération subalterne
 plutôt que d'en compromettre
 le succès.

Note 10. (p. 171.)

Le Roi de Prusse avoit fait un voyage à Bareuth vers la fin du mois de Mai 1805. L'Empereur d'Allemagne se trouva à Frank au commencement de Juin. Rien n'auroit été plus facile que d'arranger une entrevue entre les deux Monarques; le Roi de Prusse en avoit même témoigné le désir; et comme une pareille démarche ~~aurait~~ ^{aurait} nécessairement amené les résultats les plus heureux, on auroit cru que l'Empereur s'y porteroit avec

empressement. Mais Mur de Col-
tenbach l'aurait accompagné et son
 l'engagea à y renoncer! — Mal-
 gré cette marque de mauvaise vo-
 lonté, le Roi se rendit à Egra
 quelques jours après le retour de
 l'Empereur à Pierre. Il y logea
 chez un ancien Général Autrichien,
 le Comte de Fiedlitz; Lui, la
 Reine, toute la cour comblèrent
 de bonté tout ce qu'ils rencon-
 trerent dans ce petit voyage; et
 après avoir vu manœuvrer un
 régiment d'infanterie qui se
 trouvoit à Egra, le Roi adressa
 à Mur de Fiedlitz ces propres pa-
 roles: « Je vous prie de dire à
 votre Empereur, que tant que
 je vivrai, ces troupes-là ne se

trouveront pas vis-à-vis des
 miennes." Fedwitz chargé de cette
 protestation remarquable et d'une
 infinité d'autres choses amicales
 que le Roi lui avoit dites pour
 l'Empereur et sa famille, ayant
 vu en outre à quel point les
 Ministres et les Généraux Rus-
 siens qui accompagnoient le Roi
 (sans en excepter même Lucchié-
sini, quelque fût le motif secret
 qui l'y déterminât) désiroient
 un rapprochement entre les deux
 puissances, se rendit à Pierre
 en grande diligence; il crut qu'on
 le recevrait avec des transports
 de plaisir. L'Empereur lui
 fit une réception glaciale; il
 ne lui permit pas même d'en-

trer dans le détail des conversations qu'il avoit eues à Egra; il le renvoya froidement à M^r de Cobenzl. Celui-ci l'écouta avec un morne silence; il ne lui répondit pas un mot, il ne voulut jamais le revoir. Enfin après avoir fatigué pendant quinze jours (en bon patriote en homme de sens et d'honneur) toutes les avenues du cabinet, il eut une explication avec Col. lenbach, lequel en toute réponse à ses récits et à ses commissions, lui observa, "combien il étoit étonné de ce que M^r de Ledwitz, eut pu se mêler d'une affaire pareille".

Le choix de l'Empereur fut par-

faitement instruit du mauvais
 succès de ce voyage : M. de Fedwitz
 avoit cru de son devoir d'en in-
 former le Comte Steller avec lequel
 il étoit anciennement lié. On
 auroit eu raison de craindre qu'après
 une défaite aussi caractérisée
 le Roi ne changeât de dispositions.
 N'eût du tout : dans plusieurs occa-
 sions postérieures il poussa le désir
 de témoigner son amitié à l'Empereur
 jusqu'à lui prodiguer toutes
 sortes de petites coquetteries qui
 n'étoient pas habituellement
 dans son caractère. Toutes les ga-
 zettes ont imprimé cette lettre
 qu'il écrivit à un gentilhomme
 Hongrois qui avoit publié avec
 beaucoup de magnificence typogra-

phique un mauvais poème sur la
 flaison d'Autriche intitulé *Habs-*
bourg. Il exprima dans cette
 lettre, "que personne ne s'intéressait
 plus vivement que lui à la gloire
 "et à la prospérité de cette il-
 "lustre maison." — Tout cela ne
 produisit rien. "Nous avons la
 "crusie; à quoi bon faire des
 "frais pour la Crusie"; voilà à
 "quoi se réduisait alors la politique
 des *Stuistes Autrichiens*.

(
)
Note II. (p. 172.)

(
)
 Le Général *Wintzingerode*, un
 des hommes les moins faits, pour

s'acquitter avec succès d'une commission pareille. Il ne manquoit pas absolument d'intelligence; il étoit assez bien instruit de l'état général des affaires et des moyens qu'il falloit employer pour leur donner une tournure heureuse.

Mais il manquoit de toutes les qualités nécessaires pour se rendre agréable à ceux dont il devoit gagner les affections. Il étoit rude, pédant, tranchant, incapable de traiter avec des hommes qui n'alloient pas d'avance dans son sens. Sa conduite à Berlin étoit telle qu'il se rendit odieux et ridicule en même temps. De là son extrême exaspération contre la Prusse le rôle qu'il a joué à Pierre et les généraux

projets qu'il y fomenta, et il parait
avoir perdu son crédit par la manière
plus ou moins équivoque dont il s'est
conduit pendant la malheureuse
campagne ; du moins il a montré
alors, que ceux qui à l'époque des
negociations s'étoient formés une
idée désavantageuse de son caractère
ne l'avoient pas jugé à faux.

Note 12. (p. 173.)

M^r. de Verosil passa plu-
sieurs semaines à Berlin lorsqu'il
eut se rendre en France pour en-
trer sa triste négociation. La cour

de Prusse avoit demandé les passe-ports pour lui ; et c'est à cette cour qu'il les renvoya après la nouvelle de la réunion de Gènes. On le traita avec la plus grande amitié ; la note par laquelle Mr. de Hardenberg annonça au Ministre de France, Laforest, que Mr. Novosilzoff renonçoit à son voyage étoit conçue dans des termes dont le sens ne pouvoit échapper à personne. Malgré tout cela Mr. de Novosilzoff ne fut chargé d'aucune négociation particulière avec le cabinet de Berlin, et nous verrons incessamment, pourquoi il ne pouvoit pas l'être.

Note 13. (p. 175.)

Il est très fâcheux de falloir avouer que le premier auteur de ce projet étoit proprement Mr. de Marcoff, par lequel il avoit été formé dès le mois de Décembre 1803. On se seroit attendu à quelque chose de mieux d'un homme si parfaitement versé dans les affaires. Mais ce fut la passion bien plus que le calcul qui lui dicta ce projet. Mr. de Marcoff étoit alors à un tel point d'exaspération contre la France qu'il auroit proposé d'escalader le ciel pour la foudroyer avec plus d'effet.

Vote 12. (p. 178.)

Outre le général Wintzingerode ce comité étoit composé de Mr. de Mack, Mr. de Collenbach et du Prince Charles Schwarzenberg. On est fâché d'y trouver le nom de ce dernier; il n'est pas possible qu'il ait jamais été d'accord avec les autres. Mais une certaine timidité d'esprit, qu'il joignoit à des qualités très-estimables, et l'ascendant exécrable que Mack avoit acquis à cette époque, lui auront fermé la bouche sur leurs projets.

Il lui avoit été
présenté deux
projets, mais son
esprit n'avoit
pu en saisir
rien.

Note 15. (p. 181.)

Avant de quitter Vienne il représenta plus d'une fois à flr. De Coltenbach, combien il seroit malheureux pour lui, d'arriver à Berlin en même temps avec la nouvelle de la marche des Russes. Il fit sentir à cet homme égaré, tout ce qu'il trouvoit de fatal dans ce projet. Ces représentations ne produisirent pas le moindre effet: Coltenbach persista à croire que le projet étoit très-sage et très-bien entendu. Ce qui est plus extraordinaire, c'est que même après le retour de

M. de Merveldt, et lorsqu'on
se fut déjà rétracté sur la mesure
Collenbach ne cessoit de soutenir
"qu'elle n'avoit pas été si mal
imaginée".

Note 16. p. 182.

M. de Merveldt est un ~~ce~~
~~négociateur~~ ^{habile} négociateur, ~~qui~~
~~existait~~; ce qu'il ~~n'aurait~~ ^{pu}
pu effectuer à Berlin, aucun
autre ne l'aurait fait à sa
place. Mais il lui resta
la satisfaction de croire qu'il
~~aurait~~ ^{aurait} infailliblement triomphé
si on n'avoit pas contrarié ses

+ il en a fait
de même.

efforts par tout ce que l'aveugle-
 ment et la folie avoient pu
 produire de plus saillant. Les
 embarras dans lesquels il se
 trouvoit souvent dans ses con-
 férences confidentielles avec le
 Roi se conçoivent aisément. Le
 Roi lui montrera plus d'une-
 fois les détâches qu'il reçut
 de Mr d'Alopiüs; et les oppo-
 sa (comme de raison) au lan-
 gage que Mr. de Merveldt lui
 avoit tenu. Celui-ci n'eut à
 la fin d'autre ressource, que de
 disculper sa cour de toute part
 au projet de forcer la Prusse
 et d'en charger exclusivement
 la Russie; expédient dont la
 triste nécessité transporta d'une

manière effrayante le caractère
de la coalition.

Il est encore assez remar-
quable, qu'aussitôt que ce
funeste projet eut été finale-
ment abandonné, Mr d'Alopé-
us fit tous les efforts, pour le
désavouer, et pour faire croire
qu'il n'avoit jamais existé.

Les preuves n'en étoient cepen-
dant que trop évidentes, et plus
tard les articles supplémentaires
de la convention entre l'Angle-
terre et la Russie, l'ont telle-
ment mis au grand jour, qu'il
seroit insensé de vouloir en
douter aujourd'hui.

Vote 17. (p. 182.)

L'empressement à gagner
la Russie, qui la cour de Vienne
a montré pendant quelques
mois, et les démarches qu'elle
a faites à cette époque, pour
faire induire des personnes moins
instruites à croire que ce qui est
dit dans ce mémoire sur sa longue
et continuelle indifférence, relative-
ment à ce point important,
fut faux ou exagéré. Mais
cette contradiction apparente dis-
paroit entièrement, lorsqu'on
se rappelle que toutes ces dé-
marches n'ont eu lieu que
depuis les premiers malheurs.

C'est alors (comme il arrive toujours, quand les affaires sont confiées à des hommes sans tête et sans caractère) c'est alors que l'Autriche ne trouvoit plus aucune tentative trop humiliante aucun sacrifice trop grand et trop pénible pour intercéder la Prusse à sa cause. Elle pouvoit même dans cet embarras cruel, la bafouiller et l'oublier de sa propre dignité, aussi loin que peu auparavant elle avoit poussé l'orgueil et l'obstination. L'Archiduc Antoine fut envoyé à Berlin dans les derniers jours du mois d'Octobre, bien moins en Princes ou en négociateur, que dans l'humble attitude d'un

Suppliant. C'est à cette même époque, que Mr de Sletternich reçut les pouvoirs illimités dont nous avons parlé dans la Note 8; mesure très-bonne en elle-même, mais tellement tardive et subite, qu'elle trahissoit la détresse de la cour de Pierre, bien plus qu'un système raisonnable. Mais pour savoir à quel point les ministres Autrichiens, si fiers et si inflexibles pour la Prusse, avant les grandes catastrophes de la campagne, étoient devenus souples et plians, il faut avoir été témoin de tout ce qu'ils ont fait, pour s'assurer les bonnes grâces du C^{te} Finkenstein.

Chargé d'affaires de Russie à
 Sicrone que jusques. Là ils
 avoient traité toujours en parties
 pour plaire au C^{te} Masoumoffsky
 avec une indifférence qui faisoit
 le mépris. Tout-à-coup ils le
 comblèrent de caresses, l'admirent
 à tous leurs secrets, et l'engagèrent
 sans cesse à envoyer à sa cour les
 rapports les plus touchans et les
 plus lamentables sur l'état
 désastreux de la Monarchie Autri-
 chienne, et sur les terribles dan-
 gers qui la menaçoient. Le
 Comte Finkenstein en écrivant
 ces rapports, a agi en homme
 loyal, éclairé, et irréprochable.
 Et si les événemens avoient
 secondé ses démarches il eût

mérite une place distinguée par-
 mi ceux qui auroient contribué
 au succès; mais il n'en est pas
 moins incontestable, que le con-
 traste entre ces jérémiades et le
 langage qu'il avoit été obligé
 de tenir d'après la conduite pré-
 cedente du Cabinet de Vienne
 (1) devoit frapper tout le monde,
 et dévoiler à la Cour de Berlin
 la faiblesse, et l'ineptie ex-
 trême des Ministres Autri-
 chiens.

Note 18. (p. 187.)

On a sévèrement reproché au
 Roi de Prusse la lenteur qu'il

a mise dans ses préparatifs et
 surtout l'obstination avec la-
 quelle il a refusé d'entrer en
 campagne avant de les avoir com-
 plétés tout-à-fait: on a même
 interprété cette conduite, comme
 une preuve de sa mauvaise foi.
 Mille circonstances connues at-
 testeront la fausseté de cette der-
 nière imputation. Quant à la
 chose en elle-même, il est diffi-
 cile de nier, que le Roi auroit
 pu agir avec plus de célérité,
 et qu'il n'étoit pas nécessaire
 qu'il attendit la réunion de
 toutes ses forces, pour faire
 quelque diversion puissante avec
 les corps d'armée qui se trouvoit
 déjà en Franconie &c. Mais

deux considérations nous engageant
à le juger avec moins de rigueur.
Il faut convenir d'abord, que,
voyant devant ses yeux les résul-
tats récents et affreux de l'incon-
sistance et de l'incohérence
dans les mesures, le Roi de
Prusse étoit pour le moins excu-
sable de ne pas vouloir s'exposer
au même malheur, de demander
le temps nécessaire, pour ras-
sembler, et pour approvision-
ner ses armées, et de redouter
les conséquences incalculables
d'un mouvement précipité.
Mais il faut aussi ne pas
oublier, qu'un Prince irrésolu
et timide, ne pouvoit pas devenir
tout d'un coup un homme

énergique et entreprenant. On
 tendre que le Roi de Suède avec
 le caractère que tout le monde
 lui connoîtroit non-content
 d'avoir changé de principes et
 adopté un nouveau système.
 se lançant encore dans l'entre-
 prise la plus importante de sa
 vie avec audace et la confiance
 d'un Monarque s'étoit exigé
 un miracle de plus, après celui
 qui déjà s'étoit opéré en notre
 faveur. Les reproches dont
 on l'a accablé de toutes parts
 pour ne pas avoir voulu agir
 avant le 15 du mois de Décembre
 sont d'une mauvaise grace et
 d'une injustice toute particulière
 dans la bouche de ceux qui jusqu'au

mois d'Octobre n'avoient fait
 aucune démarche pour s'assurer
 de sa coopération, qui avoient at-
 tendu le 3 de Novembre, pour
 signer un traité avec lui, et qui
 par l'excès de leurs fausses me-
 sures avoient fait ce qui
 étoit en leur pouvoir pour
 l'aliéner à jamais de leur
 cause.

(Vote 10. (p. 102.))

Ce fut surtout une des
 inconséquences les plus funestes
 d'avoir permis, que la négocia-

tion avec les Français fut confiée
à Mr de Haugwitz, de n'avoir pas
solemnellement protesté contre un
choix d'aussi mauvais augure de
n'avoir pas demandé avec instance
et comme gage de la sincérité
des intentions, un négociateur
moins équivoque, d'avoir quitté
le champ de bataille sans désar-
mer le plus dangereux des enne-
mis.

On assure, que Mr. d'Alon-
péus, et plusieurs autres personnes
parfaitement instruites et com-
pétentes, ont fait l'impossible
pour engager l'Empereur de Russie
à empêcher que la négociation
fut confiée à Mr de Haugwitz,
mais que par une fautive déli-

calépie et par une complaisance
 extrêmement déplacée. L'Empereur
 n'a jamais voulu les écouter. Il
 faut dire cependant à sa justifi-
 cation, qu'il a pu être entraîné
 dans cette faute par l'insouciance
 ou par la faiblesse ^{dont} l'Empereur de Habs-
 bourg s'est rendu coupable rela-
 tivement à cet objet capital. Il
 est triste de se trouver dans le
 cas d'inculper ce Ministre, dont
 les intentions ont été si louables
 et la conduite générale si pure
 et si belle, mais on ne peut ab-
 solument pas dissimuler, que
 s'il avoit été un peu plus clair-
 voyant, et surtout plus fort et
 plus prononcé dans ses démarches,
 il auroit évité de grands malheurs

à sa patrie et au reste de l'Europe.
 Le fait est, que malgré sa con-
 naissance parfaite, qu'il devoit avoir
 du caractère de Haugwitz, après
 une liaison intime de plusieurs
 années, il en fut complètement
 la dupe et le cré de bonne-foi,
 tandis que celui-ci en hypocrite
 exercé et consommé ne se prêta
 à un changement de conduite
 que par ce qu'il se regardoit
 pour le moyen comme le seul
 moyen de soutenir son crédit.
 Se promettant en secret de re-
 prendre ses anciennes allures
 aussitôt qu'il en trouveroit
 l'occasion. Au lieu d'insister
 ouvertement sur l'exclusion de
 Haugwitz, et d'encourager par là

L'Empereur de Russie a appuyer
 de toute son influence une mesure
 aussi clairement dictée par l'in-
 térêt de la coalition, il contribua
 lui-même à conserver ce Ministre
 perfide. Il lui adressa pendant
 sa première mission à Vienne,
 au moment où l'invasion du pays
 d'Anspach fit éclater la grande
 révolution dans le système de la
 Cour de Berlin, une lettre, dans
 laquelle il le pressoit, le conjuroit
 de hâter son retour, ajoutant, "que
 sans lui il lui étoit impossible
 de se tirer d'affaire." Cette
 lettre arriva à Vienne le lende-
 main du départ du Cte Haugwitz;
 et dans l'état d'intimité qui
 regnoit alors entre les deux cours,

Cobentz engagea le Cte Finkenstein
à l'ouvrir; c'est par cette circon-
stance singulière, que l'auteur
de ce mémoire a lu cette lettre
mémemorable. Qu'elle fut sincère
(et il y a gros à parier qu'elle
l'étoit) ou qu'elle fut une vaine
démonstration, elle prouve dans
tous les cas la faiblesse de Mr
de Hardenberg. Elle rendit en-
contre à Haugwitz le service très-
essentiel pour lui, et très-funeste
pour la cause. De soutenir la
bonne opinion qu'il avoit com-
mence à inspirer par son langage
et par sa conduite à Vienne où
il n'avoit pas rougi de dire, que
son retour à Berlin étoit de la
plus urgente nécessité pour l'empereur.

misserent du nouveau système
 faisant entendre, que Flardenberg
 tout bon qu'on le crut, y tra-
 vailloit avec moins d'ardeur,
 et même avec moins de sincérité
 que lui !

(
Vote 20. (p. 193.))

Ce n'est pas une chose aisée que
 de se former une idée juste de la force
 de l'armée Russe, avant, lors, et à
 la suite de la bataille d'Austerlitz.
 Les données, plus ou moins officielles,
 ou authentiques, que nous avons reçues
 sur cet objet, sont tellement contraires.

dictoires, qu'on est quelquefois fort
embarrassé de savoir comment les
combinaison, ou laquelle admettre ou
rejeter.

Dans le quatrième article
séparé de la convention de Tiersbourg
du 11^e Août il est stipulé de la
manière la plus précise que le
nombre des troupes que la Russie
alloit mettre en campagne, ne seroit
pas au dessous de 115 000 hommes
indépendamment des levées, qu'elle
feroit en Albanie, en Grèce. &c. &c.
Ce même nombre paroit avoir été ad-
mis dans les fameuses conférences
de Vienne. Mais déjà dans le
cinquième article séparé de la même
convention il est dit "que l'Empereur
de Russie s'engage à faire avancer

une armée de pas moins de soixante
mille hommes sur les frontières
 d'Autriche, et une autre de pas
moins de quatre-vingt mille hommes
 sur les frontières Russes, —
 — mais qu'il est entendu qu'in-
 dépendamment des Cent-Quinze
Mille hommes, que l'Assemblée
 de toutes les Russes fera agir
 contre les Français, d'après l'ar-
 ticle quatrième séparé, Elle tiendra
 sur ses frontières des Corps de Ré-
 serve et d'Observation. — Cet
 article (dont la teneur est la même
 dans la traduction Angloise) est
 absolument inintelligible. Car 60,000
 et 80,000 hommes en auroient fait
 140,000, et non pas 115,000; à -
 moins donc qu'on eut voulu dire

que 25,000 hommes devaient former
 "ces corps de réserve et d'observation"
 dont il est parlé ici, on ne conçoit
 rien à cet étrange calcul; et même
 dans cette supposition on ne sait
 pas trop ce que l'on doit entendre
 par les 30,000 hommes qui se trou-
 veraient sur les frontières d'Al-
 sace.

Mais passons sur cette
 première contradiction et tenons
 nous en aux 115,000 hommes.
 Si le projet de la Russie étoit d'en
 envoyer 60,000 sur la frontière de
 l'Autriche il en seroit resté
 encore 55,000 hommes pour la
 frontière de la Prusse. Mais la
 seule armée qui ait jamais pris
 cette dernière route, étoit celle du

général Monnier, que personne
n'a jamais évaluée plus forte que
30,000 hommes. Pour exécuter le
traité il auroit donc fallu y avoir
85,000 hommes de l'autre côté.

Nous verrons bientôt combien
il s'en fallut qu'ils y fussent.
Mais supposons ici un moment
que le nombre eut été complet.
Quoi? C'étoit donc avec un corps
de 30,000 hommes, ou pour accor-
der tout ce qu'il est possible d'ac-
corder, et pour raisonner dans l'hyp-
othèse, que pas plus que 60,000
des 115,000 auroient été expédiés
pour l'Autriche) avec un corps de
55,000 hommes, qu'on s'imaginait
de forcer la Prusse? L'esprit se perd
à l'idée d'un égarement pareil.

Voici maintenant d'autres difficultés. Les Russes ont déclaré et répété dans tous leurs rapports qu'ils n'avoient eu que 52,000 hommes à la bataille d'Austerlitz... Mais il se trouva à cette journée la totalité de leurs forces, à l'exception de 8,000 hommes commandés par le Général Spen, et de l'armée soudite de Bennigsen, qui traversoit alors la Pologne Prussienne et la Silésie. Admettons, qu'ils en aient perdu 10,000 dans les actions qui avoient eu lieu avant la bataille d'Austerlitz; le calcul est assez libéral. Ils n'en ont donc mis en campagne que 100,000 en tout, 70,000 du côté

de l'Autriche, et 30,000 du côté de la Prusse. Cependant, on comptait les 18,000, qu'ils ont envoyés dans le Nord de l'Allemagne. (et dont il n'avoit été question dans aucun article du traité) le nombre de 115,000 hommes se trouveroit effectivement accompli. — Un problème plus difficile à résoudre est celui que nous allons présenter.

Si les Russes avoient eu 52,000 hommes à Austerlitz, et s'ils en avoient perdu 10,000 dans les affaires antérieures à cette bataille, ils auroient eu envoyé en tout, avec les 8,000 du Général Sper, 70,000 hommes au secours de l'Autriche. Mais nous avons

ou dans les feuilles publiques
 deux tableaux, si-non officiels
 du-moins évidemment authen-
 tiques, et sur-tout très-détaillés
 du nombre de leurs troupes qui
 soit retournées en Russie par
 les deux chemins de la Gallicie.
 D'après ces tableaux où chaque
 regiment est particulièrement
 nommé et sa force réelle spéci-
 fiée il auroit repassé par la
Gallicie Orientale 47,736 hommes,
 et par la Gallicie Occidentale
 12,005; en-tout 59,741. Mais
 en ajoutant à ce nombre les
 10,000 qu'ils auroient perdus
 avant la bataille d'Austerlitz,
 et les 12,000, que d'après leurs
 propres rapports, cette bataille

leur a coûtés, il en résulte le nombre de 82,000, supérieur de 12,000 aux 70,000 que d'après l'autre calcul fondé de même sur leurs propres données, ils auroient mis en campagne avec l'Autriche.

Enfin, tout bien considéré, les rapports dans lesquels ils nous ont appris, qu'ils n'avoient que 52,000 hommes au malheureux combat du 2 de Décembre - doivent être regardés comme les plus exacts. Mais alors, comment expliquer leur conduite? Comment expliquer la résolution de livrer cette funeste bataille? Comment sur-tout expliquer l'aveuglement, qui les engagea à se

priver Du Corps de 8,000 ^{hommes} Du Général
 Spen qui se devoit à une journée
 de marche de leur armée principale
 et dont les Chefs demandoient
 avec instance d'être admis à
 l'honneur du combat. Dans
 le grand rapport Du Général
 Kutusoff (la seule de toutes les
 pièces publiées Du côté de la
 Russie, qui ressemble à un récit
 intelligible) il est dit, que l'ar-
 mée Française déjà forte de 80,000
 hommes après avoir reçu la veille
 de la bataille un renfort de trois
 divisions, se trouva plus forte
 du double que la leur. Elle étoit
 donc de 100,000 hommes; et avec
 les 18,000 qui composoient les
 forces Autrichiennes, tout ce qu'on

avoit à opposer à cette armée
 sous tous ses rapports la première
 de l'Europe commandée par les
 meilleurs généraux exaltée par
 une longue suite de victoires et
 montoit tout au plus à 70,000
 hommes, dont 18,000 (d'après
 la déclaration du Prince Jean
 Lichtenstein lui-même) étoient
 dans un si mauvais état, qu'ils
 ne pourroient pas être comptés
 pour 8000, et avec lesquels il
 ne se trouvoit pas, à l'exception
 de ce même Prince Lichtenstein
 un seul Général connu par un
 grand succès militaire quelconque.
 — N'étoit-ce pas là courir après
 la défaite? Et quand nous avons
 souligné à plusieurs endroits de ce

mémoire que rien n'étoit plus
complètement insensé, que de
confier à la Russie la direction
supérieure de cette grande et péril-
leuse entreprise en avons nous
dit plus que la vérité?

Note 21. (p. 200.)

Le projet d'attaquer les Fran-
çais devoit sans doute sa première
origine aux sentimentiers nobles de
l'Empereur de Russie à son
désir de venger l'honneur d'une
armée cruellement compromise,
et à l'état d'agitation et de

souffrance où l'avoient mis l'excès
de malheur, qu'il venoit,oit par-
tout où il alloit, et la conduite in-
convenablement inapte du Gouvernement.
Autrichien. L'idée de ne s'en entre-
prendre contre un ennemi qui l'avoit
personnellement provoqué, insulté,
et calomnié et l'idée qu'une re-
traite quelconque le confondroit
dans l'opinion publique avec son
compère malheureux, qui exploitait
son impuissance et l'incapacité
de ses misérables Agens. Lui
étoit absolument insupportable;
on l'entendait dire plusieurs fois
lorsqu'il fut question de cette
retraite: "Il n'est pas possible
que deux Empereurs prennent la
fuite." Mais le projet avoit

pu être combattu, si parmi ceux
 qui entouraient ce Prince, il s'étoit
 trouvé quelqu'un d'assez fort, pour
 Lui servir d'autorité et de guide.
 Au lieu de cela, les gens sensés
 qui étoient avec Lui, n'ayant ni
 cette pénétration supérieure, ni
 cet ensemble de vues politiques
 qui emportent les décisions d'un
 conseil, ni cette réputation établie
 d'énergie, de courage, et d'intrépidité
 qui autorisent un homme à plaider
 pour les mesures dilatoires, et
 pour les partis modérés, deux ou
 trois têtes ardentes s'emparèrent
 de la délibération, et l'amèrèrent
 à un résultat conforme aux vœux
 du Monarque.

Encore si quelque Général

Autrichien jouissant de la confiance générale, s'étoit présenté dans ce triste moment, pour appuyer les justes remontrances que plusieurs Généraux Russes avoient effectivement adressées à l'Empereur, il auroit pu détourner l'orage. Mais de tous ceux qui étoient présents, le seul qui se trouva dans cette catégorie, fut le Prince Jean de Lichitewstein, peu disposé à donner des conseils (V. Note 8. de la partie II.) et peut-être même (quelque grave que soit le soupçon) secrètement bien-aise de voir les Russes courir à leur perte. Le Général Weyrotter, homme probe, et très-bon militaire, mais toujours malheureux

dans ses plans (il avoit fait.
 entre autres celui de la bataille
 de Hohenlinden !) et pas a be-
 soin pour les soutenir contre
 une opposition aussi redoutable
 que celle de la volonté personnelle
 d'un grand et puissant Souverain
 venoit d'être nommé Quartier-
 Maître Général pour assister l'Em-
 pereur de Russie et Son Exc. Major
 dans les opérations et projets
 de la campagne. Il avoit commen-
 cé par protester vigoureusement
 contre l'idée d'attaquer les Fran-
 çais ; il finit par se rendre.
 Il traça lui-même le plan de la
 bataille, et s'exposa à toutes les
 accusations, y compris celle de
 la trahison, que les Officiers

Russes lui prodiguoient après
la défaite.

Le Gouvernement Fran-
çais a publié dernièrement, "qu'
le C^{te} Haugwitz ^{avait} (en arrivant
commencé par la proposition
d'un armistice général, que Ro-
naparte y avoit consenti, mais
que voyant cette proposition
absolument rejetée par l'Empe-
reur de Russie, et le plan d'une
négociation commune détruit par
le même refus Mr de Haug-
witz se voit au obligé d'entrer
dans des négociations particulières."
Nous savons bien, ce qu'on doit
penser de cet article; nous con-
noissons les armistices de Zona-
harle, et les négociations de Mr. de

Haugwitz; mais il n'en est pas
 moins vrai, que l'Empereur de
 Russie a fourni aux Français
 par son entêtement déplacé le
 seul prétexte spécieux par le-
 quel ils puissent couvrir au-
 jourd'hui la horrible conduite
 à la Pologne. Fas est et ab hoste
doceri ! Si est vrai, que Haug-
witz a débute' par la demande
 d'un armistice général, que cette
 demande ait été chose convenue
 ou non, dans les conférences de
 Potsdam. L'intérêt et la situa-
 tion du moment exigeoient
 qu'elle fut approuvée par la Russie.
 Il y avoit tant de motifs impor-
 tans à éviter ne fut-ce que
 pour quelques semaines, un enga-

gement décisif qu'au lieu de
ces vains pourparlers avec Sava-
ry, et de l'indécente discussion
politique que le Prince S. Dol-
gorouky entama dans son entre-
vue avec Naparte, on auroit
du soigneusement entretenir l'idée
d'un armistice temporaire. Mais
il est vrai qu'on y seroit parvenu
avec plus d'avantage et de digni-
té, si on ne s'étoit pas avancé
jusqu'à Tilsit.

Note 22. (p. 202.)

Il est certain, que l'Empereur
de Russie étoit pleinement instruit

du projet de l'Empereur d'Alle-
 magne, de se rendre à une entre-
 vue avec Bonaparte, et que
 loin d'en détourner celui-ci,
 il en admit la nécessité. Après
 l'entrevue on lui envoya le
 général Savary, accompagné par
 le général autrichien Stutter-
 heim, pour l'engager à consentir
 à l'armistice. Ils le trouvèrent
 à Göding, le 5 de Décembre à 1
 heures du matin. Ce que les
 Français ont publié sur cette fa-
 meuse audience, est pour la
 plupart un tissu des plus in-
 lames mensonges; mais ce
 qui s'y est effectivement passé,
 ne laisse pas que d'être assez
 affligeant. Savary représenta

à l'Empereur que deux colonnes
 Françaises marchaient sur son
 arrière en désordre, et qu'en re-
 fusant d'accéder à l'armistice
 il s'exposait à tous les dangers.
 L'Empereur répondit distincte-
 ment que vu la situation
 de l'Empereur d'Allemagne,
 il ne s'y opposait pas, et que
 ses troupes avaient l'ordre de faire
 leur retraite. Il ajouta même
 quelques phrases polies pour
 engager Savary à hâter son
 retour et à arrêter la marche
 des Français. En sortant, Savary
 lui dit "que son maître ne cé-
 dait de se flatter, que l'Autrichien
 ne voudrait être l'ami de l'Em-
 pereur des Français, comme Elle

avoit été l'ami du Premier Consul." L'Empereur répondit par une révérence: Tout le reste est entièrement controuvé.

Le Général Müllerheim a certifié à l'auteur de ce mémoire, que les Colonnes françaises étoient réellement en-marche contre les Russes, et déjà à si peu de distance, qu'elles auroient pu les atteindre avant huit heures du matin. Son opinion étoit donc, que l'Empereur de Russie n'avoit plus de choix, et qu'il n'auroit pas été en son pouvoir de protester contre ce funeste armistice. Mais malgré le poids qu'on puisse accorder au jugement d'un témoin oculaire

et d'un homme, alors parfaitement instruit, il est très-permis de douter de cette prétendue nécessité d'accéder à un arrangement honorable. La marche des colonnes Françaises n'étoit probablement qu'une démonstration menaçante; il est impossible, que deux jours après une bataille, comme celle d'Austerlitz, les Français eussent sérieusement pensé à un nouveau combat décisif. L'Empereur de Russie étoit, sans doute, obligé de faire sa retraite. Mais, s'il avoit conservé assez de calme de fermeté, et de révolution, pour rassembler et former ses troupes, il auroit pu, (il lui restoit encore

toute exagération à-part, plus de 30,000 hommes en état de se battre) se retirer avec ordre et dignité; et protestant formellement contre l'arriviste ou feignant d'en ignorer l'existence, arriver à quelque position sûre où il auroit tranquillement attendu les renforts puissans que le roi de Prusse continuoît à lui annoncer, et que malgré toutes les perfidies de Haugwitz, il lui auroit infailliblement fournis.

Si alors l'archiduc Charles en avoit agi de même de son côté, on auroit bientôt vu, que malgré les chants-de-triomphe que les Français faisoient retentir par-tout, la bataille

D. Clustelitz n'avoit point définitivement fixé les destinées futures de l'Europe.

Note 23 (p. 205.)

Pour bien sentir tout ce qu'il y avoit de funeste dans cette démarche il faut savoir que le lendemain de son arrivée à Ollmütz l'Empereur avoit écrit au Roi de Prusse une lettre extrêmement pressante dans laquelle il l'avoit conjuré de hâter ses préparatifs et d'arriver le plutôt possible

au secours de la cause commune.
 Sa lettre n'étoit pas restée sans
 effet. Le Roi répondit, "que
 rien ne le feroit varier dans ses
 résolutions, ni marquer à ses
 engagements et qu'il s'en ac-
 quilleroit avant le 20 de Decembre
 si les négociations de Mr de
 Haugwitz ne répondoient pas
 aux vœux des puissances."
 Par une de ces fatalités cruelles
 qui accompagnent et qui ag-
 gravent presque toujours les
 malheurs préparés et mérités
 par les fautes mesures des
 hommes, cette réponse n'arriva
 à Ollmütz que le 1. Decembre
 vers la nuit; et on accuse celui
 qui la portoit de n'avoir pas

voulu chercher l'Empereur le jour
de la bataille du 2, de sorte qu'elle
ne lui auroit été remise que trois
ou même quatre jours après la
bataille. Quoiqu'il en soit de
cette circonstance, il est suf-
fisamment prouvé, que si l'Em-
pereur de Russie au lieu d'ab-
soudre le Roi et de le rendre sa-
tisfait et de le rendre le maître
de ses résolutions, avoit tenu
bon lui-même, et invité le
Roi d'une manière énergique
et touchante à venir l'assister
dans ses embarras, celui-ci
n'auroit osé s'y soustraire.

Ce qui est bien plus re-
marquable encore que la lettre
dont nous venons de parler

est qu'après même avoir reçu la
nouvelle de la bataille d'Auster-
litz, mais ignorant ses véritables
effets, le Roi envoya le Général
Bull, porter aux deux Em-
pereurs des lettres amicales et
consolantes; c'est par lui qu'il
écrivit au Cte Haugwitz, que
désormais il devoit exclusivement
agir d'après les instructions de
ces deux Souverains. Le Général
Bull arriva le 13 à Breslau,
et apprenant là ce qui s'étoit
passé depuis la bataille, il eut
la faiblesse de s'arrêter et
bientôt après de retourner à Ber-
lin. Ce même Officier fut
chargé huit jours plus tard d'aller
à Vienne avec la commission à

laquelle se rapporte la note adres-
sée le 22 Decembre par Mr de
Hardenberg à Lord Harrowby.
Cette note annonçoit sans doute
un grand changement de dispo-
sitions de la part du Roi de
Russie ; mais elle l'annonçoit
encore d'une manière qui pouvoit
à quel point les anciennes dispo-
sitions avoient été bonnes. Et
d'ailleurs il ne falloit nullement
s'étonner que la Russie eut rétro-
gradé. Car dans l'intervalle
entre les deux missions de Mr
de Thell dont la dernière au-
reste fut tout aussi infructueuse
que la première, puisque Mr de
Klaugwitz le remontra en route,
et l'engagea à s'en retourner avec

lui) étoit arrivée par le Prince
 Pierre Dolgorouky cette lettre, où
 l'Empereur de Russie se rendant
 lui-même à Pétersbourg, remettait
 au Roi de Prusse le commandement
 de celles de ses troupes qui se trou-
 voient en Silésie et dans le Nord
 de l'Allemagne, et abandonnoit
 tout à sa direction; démarche
 trop fortement prononcée, pour
 que ceux, qui ne voulaient que
 la paix, ne l'eussent interprétée
 sur le champ comme le signal
 d'une retraite universelle.

Note 22. (p. 206.)

Le Cte Haugwitz avoit à peine quitté Berlin, que ses projets secrets se manifestèrent par différens indices. Arrivé à Dresde, où tout étoit dans le plus grand mouvement, pour répondre et s'associer aux préparatifs de la Prusse, il eut la perfidie de dire à l'Electeur de Saxe, qu'il pouvoit être parfaitement tranquille, que rien n'étoit aussi invraisemblable qu'une guerre avec les Français. Arrivé à Praque, il envoya un Courier au Cte. Finkenstein à Olmütz, pour

que celui-ci se rendit auprès de lui
 et lui exposât ce qui s'étoit passé
 depuis l'arrivée de l'Empereur
 de Russie. Il auroit pu tout
 aussi bien l'apprendre par une
 dépêche, qu'il auroit même déjà
 trouvée à Prague, s'il avoit pris
 ses mesures en conséquence ; mais
 il préféra un arrangement, qui
 lui fit perdre trois ou quatre
 jours de plus. Il arriva enfin
 au Quartier Général de Jona-
 sparte treize jours après son
 départ de Berlin. Il déclara
 dans sa première audience, "que
 quelque fut le résultat de ses
 négociations, le Roi ne cesseroit
 jamais d'être l'ami du Gouver-
 nement Français." Après cette

indigne trahison. Spanaparde ne pouvoit pas mieux faire que de l'envoyer et de le consigner à Vienne. Selon toutes les apparences — car ce point n'est pas entièrement éclairci — il n'a jamais produit les articles arrêtés à Potsdam. Secrètement d'accord avec les Ministres Français il a consenti à ce qu'on l'amusat à Vienne jusqu'au moment où tout fut perdu. La bataille d'Austerlitz une fois donnée, il ne pouvoit plus s'acquiescer de sa commission ; mais il auroit dû partir sur-le-champ, pour demander des nouvelles instructions. Il critama de son propre chef une négociation séparée avec les Fran-

quis et signa le 15 Decembre cette convention à jamais exécrationnelle, qui auroit dû le conduire à l'échafaud, au lieu de conduire l'Allemagne à cet état d'approbre et de désolation, par lequel nous la voyons aujourd'hui s'avancer à grands pas vers le tombeau.

Mais résignons encore une fois la véritable situation des choses à l'époque de ce traité infernal. Haugwitz l'avoit négocié et conclu sans ordre, sans instruction, sans autorisation quelconque; Il avoit gardé un coupable silence pendant toute la durée de cette trame odieuse; jusqu'au jour, où il arriva à Berlin (et qui fut le 25 de Decembre)

ni le Roi, ni aucun de ses Ministres, n'en avoient eu le moindre soupçon. — Voyons ce qui seroit arrivé, si l'Empereur de Russie, au lieu de tout commettre au hasard, d'abord par une précipitation funeste, et ensuite bien plus encore, par un découragement précocé et outré, avoit conservé une attitude respectable n'avoit quitté le Champ de bataille, que pour s'établir dans quelque bonne position, avoit ranimé et concentré ses troupes, et adressé au Roi de Prusse un langage, qui eût fait supposer, qu'on ne se permettoit pas même un doute quelconque sur sa fidélité. Après tout ce

qui s'étoit passé à Potsdam
 après tout ce que le Roi avoit fait
 depuis, avec les dispositions favora-
 bles, dans lesquelles il avoit persisté
 en dépit de la triste nouvelle d'An-
 stadt, il est indubitable, qu'avant
 le retour de Haugwitz à Berlin
 ses troupes auroient eu ordre d'avanc-
 er, et l'affaire une fois engagée
 l'Empereur de Russie toujours là
 pour alimenter, pour consolider le
 concert, d'un autre côté l'Autriche
 dans la nécessité de prendre ses
 mesures contre la Suède, et de
 constater par là son état de guerre
 avec toutes les puissances - tout
 changeoit de face d'une manière
 plus ou moins irréparable. Les
 négociations de Haugwitz entamées

sans aucun plan, pouvoir se pou-
 voir jamais lier le Roi ; on les
 auroit regardés comme des ave-
 nues ; Flaugwitz auroit été chassé
 ou enfermé à son retour ; et toutes
 les chances étoient de nouveau ou-
 vertes. Nous pouvons donc har-
 diment soutenir, que la démarche
 même la plus impardonnable
 qui ait été faite du côté de la
 Prusse, la signature de cette scan-
 daleuse convention du 15 Décembre
 quelque funeste qu'elle soit main-
 tenant devenue pour l'Europe
 par ses effets ultérieurs et loin-
 tains, n'auroit pas détruit la
 coalition, et auroit été complète-
 ment annullée, si ceux, qui avoient
 formé le grand projet, et qui

devoient en diriger l'exécution, ne
s'étoient pas mépris sur leur
route, ou n'avoient pas manque
de courage, pour la suivre.

250.

Notes au Résumé.

Note 1. (p. 216.)

C'est une chose bien remarquable qu'encore vers la fin du mois de Janvier 1806. à une époque où tout fut déjà renversé et détruit sans retour, il y avoit ~~encore~~ dans la seule partie septentrionale de l'Allemagne, entre l'Elbe, le Weser et le Rhin d'après un calcul plutôt au dessous qu'au dessus de la vérité Trois Cent Cinquante mille hommes sous les armes et en étoit de commencer les opérations.

au premier signal.

(Vote 2. (p. 217.)

(1) Il n'est pas possible d'en excepter
 M^r Pitt lui-même. Administrateur
 à jamais célèbre des intérêts
 domestiques de L'Angleterre, Grand
 Ministre des finances, Grand
 Ministre Parlementaire, Orateur
 de premier ordre, ~~possédant la science~~
~~et la pratique de son art~~ modèle
 incomparable d'intégrité, d'acti-
 vité, de persévérance, d'intrépidité,
 d'enthousiasme pour le bien de
 sa patrie, il manquait de tout ce
 qui étoit requis pour conduire

des affaires de l'Europe ou de diriger
 ceux de son propre pays dans un
 sens invariablement conforme
 aux grands intérêts de son siècle.
 Et comme par les circonstances
 orageuses dans lesquelles il a
 passé sa vie, les talens que le
 ciel lui avoit refusés, étoient
 précisément devenus les plus
 indispensables de tous, l'éclat
 de son administration, considérée
 dans son ensemble et dans ses
 effets, a été bien plus obscurci
 par l'absence des qualités qui lui
 manquoient, que soutenu et relevé
 par toutes celles qui brilloient
 en lui.

Note 3. (p. 226.)

Après ce que nous avons dit dans la première note de la troisième partie, le jugement que nous portons ici sur la Russie, ne paroitra ni bizarre, ni injuste. Nous ne pouvons pas suffisamment répéter, qu'en considérant dans son ensemble le système que cette puissance a suivi, non-seulement depuis la paix de Spale, mais, à l'exception de quelques intervalles bien courts depuis un demi-siècle nous le croyons une des sources principales de la désorganisation actuelle de l'Europe. Il est tout aussi incontestable

que si la Cour de Berlin n'avoit
 pas si long-tems persévéré dans
 ce système funeste et anti-social,
 nous ne serions jamais arrivés à
 cette crise effroyable, contre laquelle
 la dernière coalition cherchoit
 des remèdes tardifs, ou, que, si elle
 avoit embrassé plutôt les prin-
 cipes de la cause commune, cette
 coalition auroit eu un meilleur
 succès. Mais tout cela ne nous
 empêchera pas de dire, qu'en
 examinant la conduite de la
 Prusse "dans son simple rapport avec
 les derniers événements", elle a eu
 des torts moins considérables, que
 chacune des autres puissances, qui
 ont participé à ces événements.
 Cette assertion est irrévocablement

démontrée du moment qu'on est
 en état de prouver, que la Prusse
 (que ce fut pour trois mois, ou
 pour trois semaines, ou pour trois
 jours) avoit réellement accédé
 à la coalition, et que ce sont les
 fautes des autres, qui ont anni-
 hilé l'effet de son accession. Or,
 ces deux points majeurs et décisifs
 nous nous flattons de les avoir
 tellement établis dans le texte et
 dans les notes de ce mémoire, que
 l'ennemi le plus déterminé de la
 Prusse — et nous concevons par-
 faitement comment on peut l'être —
 ne sauroit plus les révoquer en doute.

EX
 Biblioth. Regia
 Berolinensi.

et
pe
ou
rois
e
les
ir
de,
rifs.
et
ue
la
ar
e-
uite.

